

Chapitre 1 : Koun-Espérance, le poids du destin

Le soleil de Koun-Espérance se levait comme chaque matin, dardant ses premiers rayons sur les toits de tôle rouillée et les murs de banco du petit village. Pour Amani, huit ans, le réveil était souvent synonyme de douleur. La poliomyélite avait laissé des traces indélébiles, atrophiant sa jambe gauche et rendant chaque mouvement, chaque pas, une épreuve.

Koun-Espérance, malgré son nom prometteur, n'offrait que peu d'espoir à ses habitants, et encore moins à un enfant handicapé issu d'une famille de paysans pauvres. Son père, N'Goran, travaillait dur dans les plantations de cacao des grands propriétaires, courbant l'échine du matin au soir pour ramener de quoi subsister. Sa mère, Aya, vendait de petites portions d'igname au marché local, ses yeux toujours remplis d'une tristesse muette face au sort de son fils.

Amani n'avait pas connu une enfance insouciante. Ses camarades, bien que pas méchants, l'excluaient souvent des jeux. Courir après un ballon de fortune lui était impossible. Il passait ses journées assis sous le grand manguier près de la case familiale, observant la vie qui s'écoulait sans lui, dans un mélange d'envie et de résignation.

Sa seule échappatoire était l'école du village, une petite bâtisse délabrée d'une seule pièce où un instituteur dévoué, Monsieur Koné, tentait d'inculquer les bases de la lecture et du calcul à une trentaine d'élèves. Amani, malgré son handicap, s'y rendait chaque jour, s'appuyant lourdement sur une canne de bois taillée par son père. Le trajet était court, mais épuisant. Il était souvent le premier arrivé, sa soif d'apprendre surpassant la douleur physique.

Un soir, alors que la lune éclairait la cour de la maison, N'Goran, le visage fatigué, s'adressa à Aya :

- *Il faut qu'Amani ait une chance, Aya. Une vraie chance. L'école du village ne suffira pas. Il a l'esprit vif, ce garçon.*

Aya le regarda, surprise. Dans leur condition, parler d'avenir était presque un blasphème.

- *De quelle chance parles-tu, N'Goran ? Nous n'avons rien.*

- *Koun-Espoir. La ville voisine. Il y a un collège là-bas. Il pourrait y faire son cycle de la 6e à la 3e.*

L'idée était folle. Koun-Espoir était à plusieurs kilomètres. Amani devrait loger là-bas, se débrouiller seul. Mais dans les yeux de son père brillait une détermination nouvelle.

- *Nous trouverons l'argent. Je travaillerai plus dur, du lundi au lundi s'il le faut. Amani mérite de savoir qu'il peut faire autre chose que regarder la vie passer sous ce manguier.*

Amani, qui écoutait discrètement derrière la porte, sentit une vague d'émotion l'envahir. Pour la première fois, le nom du village voisin ne sonnait plus seulement comme une lointaine promesse, mais comme un début de réalité. Le chemin serait semé d'embûches, il le savait, mais l'espoir,

enfin,

prenait

racine.

Cette nuit-là, Amani ne trouva pas le sommeil. Étendu sur sa natte, les yeux rivés au plafond de banco, il sentait son cœur battre plus fort que jamais. Les paroles de son père résonnaient encore : « *Il faut qu'Amani ait une chance... Une vraie chance.* » Une chance... Ce mot, si rare dans son univers, prenait soudain une dimension vertigineuse. Jusqu'ici, son horizon se limitait au manguier, à la case familiale, et à l'école du village. Mais Koun-Espoir... Ce nom, qu'il avait toujours entendu comme une promesse lointaine, devenait une possibilité réelle.

L'excitation se mêlait à la peur. Comment serait la vie là-bas ? Une ville, des inconnus, des camarades plus forts, plus riches... Et lui, avec sa jambe malade, son pas lourd, ses vêtements usés ? Une boule d'angoisse se forma dans son ventre. Il imagina les moqueries, les regards curieux, la solitude. Mais aussitôt, une autre image chassa la peur : celle de ses parents, courbés sous le poids des sacrifices, croyant en lui. Cette pensée fit naître une chaleur douce dans son cœur.

Amani se redressa légèrement, fixant la lueur tremblotante de la lampe à pétrole. Il se promit, dans le silence de la nuit, de ne jamais trahir cette confiance. Peu importe la douleur, peu importe les obstacles, il réussirait. Pour son père, pour sa mère, pour lui-même. Sous le toit de tôle, tandis que le vent nocturne caressait les manguiers, Amani sentit quelque chose changer en lui : une graine d'espoir venait de germer, fragile mais tenace. Et il savait qu'il lui faudrait la protéger, coûte que coûte.

Le chant des coqs déchira le silence de la nuit, annonçant l'aube. Amani ouvrit les yeux sans avoir vraiment dormi. La lumière pâle du matin glissait à travers les fissures de la porte en bois, dessinant des traits dorés sur le sol de terre battue. Il se redressa lentement, sa jambe gauche lourde comme un fardeau, mais son esprit étrangement léger. Dehors, le village s'éveillait : les femmes allumaient les foyers, les enfants couraient pieds nus, et le parfum du bois brûlé se mêlait à celui de la rosée.

Amani sortit, s'appuyant sur son bâton poli par les années. Le vent frais lui caressa le visage, et il leva les yeux vers le ciel teinté de rose. Pour la première fois, il ne regardait pas seulement le jour qui se levait, mais un avenir qui semblait possible. Il pensa à son père, déjà parti vers la plantation, et à sa mère, affairée près du foyer. Une vague de gratitude l'envahit. Il se fit une promesse silencieuse : « *Je ne les décevrai pas. Je marcherai, même si chaque pas est une douleur. Je marcherai vers Koun-Espoir.* » Et tandis que le soleil s'élevait, Amani sentit que cette journée n'était pas comme les autres. Elle portait en elle le poids d'un rêve et la force d'un départ.

Chapitre 2 : Koun-Espoir, l'apprentissage de l'autonomie

À douze ans, Amani quitta Koun-Espérance pour Koun-Espoir. Le départ fut un arrachement. Sa mère, les yeux embués, lui glissa un dernier conseil : « *Sois fort, mon fils.* » Son père, silencieux,

lui serra la main avec une fermeté qui en disait long. Amani, le cœur lourd, s'éloigna du manguier qui avait été son refuge, conscient qu'il entamait un voyage plein d'incertitude.

Le trajet fut long, ponctué de cahots et de poussière. À son arrivée, la ville lui parut immense, bruyante, étrangère. Il trouva refuge chez une cousine austère, dans une maison modeste où l'accueil se limita à quelques mots secs. Amani comprit vite qu'il devrait se débrouiller seul.

Le collège de Koun-Espoir était un monde à part : des bâtiments imposants, des élèves nombreux, des voix qui résonnaient dans la cour. Amani, avec sa jambe malade et ses vêtements usés, attira les regards. Les moqueries ne tardèrent pas : « Boiteux ! » lança un garçon en riant. Chaque mot était une blessure, mais Amani serra les dents. Il n'était pas venu pour plaire, mais pour apprendre.

Les journées étaient rudes. Les repas frugaux, les cahiers usés, les nuits passées à réviser à la lueur d'une lampe à pétrole. Pourtant, Amani s'accrocha. Sa soif de savoir était plus forte que la douleur. Peu à peu, ses efforts attirèrent l'attention des professeurs. Ses notes brillantes lui valurent leur estime et, bientôt, le respect des élèves.

Il n'était plus le boiteux, mais l'élève studieux cité en exemple par les professeurs. À la maison, son rôle dépassait celui d'un simple pensionnaire : il devint le mentor du fils de sa tante, un garçon vif mais indiscipliné, que les cahiers ennuyaient autant que les sermons. Chaque soir, après ses propres révisions, Amani s'installait sur la vieille natte du salon, la lampe à pétrole projetant des ombres dansantes sur les murs. L'air sentait la fumée, et au loin, les grillons rythmaient la nuit.

- « *Allez, prends ton cahier, on commence par la dictée.* »
Le garçon, affalé sur le tabouret, traçait des cercles du bout du doigt sur le bois
- « *Encore ? Mais j'ai déjà écrit toute la journée !* »
Amani esquissa un sourire, ses yeux brillants de patience.
- « *Justement, plus tu t'entraînes, plus tu seras fort. Regarde, moi aussi je révise après l'école.* »
- « *Oui, mais toi, t'aimes ça...* »
- « *Et toi, tu aimeras quand tu verras tes notes grimper.* »

Le garçon soupira, mais finit par ouvrir son cahier. Amani rapprocha la lampe, son ombre se mêlant à celle de l'enfant. Il inventait des jeux pour rendre les leçons moins austères : les calculs devenaient des défis chronométrés, les dictées se punctuaient d'histoires drôles.

- « *Si tu réussis cette multiplication, je te raconte comment Koffi a failli tomber dans la mare ce matin !* »

Le garçon éclata de rire, ses yeux pétillant d'amusement, puis se concentra, la langue coincée entre ses dents.

Au fil des semaines, les soirées d'étude devinrent plus qu'un simple rituel : elles étaient le ciment d'une amitié naissante. Fulo, d'abord réticent, se surprenait à attendre ces moments avec impatience. Il aimait la manière dont Amani transformait les devoirs en jeux, les multiplications en défis, les dictées en histoires pleines de rebondissements.

Un soir, alors que la lampe à pétrole projetait ses ombres vacillantes sur les murs, Fulo lança en riant :

- « *Si je réussis tout, tu me fais un conte du village, d'accord ?* »

Amani hocha la tête, amusé.

- « *Marché conclu. Mais cette fois, tu dois battre ton record.* »

Fulo se pencha sur son cahier, la langue coincée entre ses dents, concentré comme jamais.

Ces instants étaient précieux. Entre deux exercices, ils parlaient de leurs rêves. Fulo voulait devenir mécanicien, « pour réparer les motos et rouler partout », disait-il avec des yeux brillants. Amani, lui, parlait d'école, de diplômes, de ce monde qu'il voulait conquérir pour offrir une vie meilleure à ses parents.

- « *Tu crois qu'on y arrivera ?* » demanda Fulo un soir, la voix basse.

Amani posa une main sur son épaule.

- « *Oui. Mais il faut travailler. Rien ne tombe du ciel.* »

Peu à peu, leur complicité dépassa les murs de la maison. Ils partageaient leurs repas, riaient des anecdotes du collège, s'entraidaient dans les moments difficiles. Fulo admirait la force tranquille d'Amani, sa persévérance... Amani, peu à peu devenait pour Fulo ce grand frère qu'il n'avait pas. Et Amani, en voyant Fulo progresser, sentait une fierté nouvelle grandir en lui.

Un soir, Amani rentra du collège le visage fermé. Ses yeux, d'ordinaire brillants de détermination, semblaient voilés par la fatigue et la douleur. Sa jambe malade le faisait souffrir plus que jamais, et les moqueries entendues dans la cour lorsqu'il est tombé, résonnaient encore dans sa tête. Il posa son sac dans un coin et s'assit lourdement sur le vieux banc adossé au mur. La lampe à pétrole diffusait une lumière tremblotante, accentuant les ombres de son découragement.

Fulo, qui l'observait en silence, s'approcha.

- « *Amani... ça va ?* » demanda-t-il, la voix hésitante.

Amani esquissa un sourire forcé.

- « *Oui... juste fatigué.* »

Mais Fulo n'était pas dupe. Il s'assit à côté de lui, le regard interrogateur, et posa une main sur son épaule.

- « *Tu sais... moi, je trouve que t'es le plus fort de ton collège. Malgré que tu as mal au pied, tu es plus fort que tous.* »

Amani baissa les yeux, touché par ces mots simples.

- « *Parfois, j'ai l'impression que ça ne sert à rien...* » murmura-t-il.

Fulo secoua la tête avec énergie.

- « Si, ça sert ! Regarde, moi j'apprends grâce à toi. Et puis... tu vas réussir, j'en suis sûr Lève-toi, viens que je te montre ! » lança-t-il avec un sourire malicieux.

Intrigué, Amani suivit son jeune compagnon jusqu'au coin sombre du salon. Là, sur une petite table bancale, reposait une cage de fortune faite de tiges de bambou et de ficelles. À l'intérieur, un minuscule oisillon, au plumage encore duveteux, sautillait maladroitement.

— « Regarde ! Je l'ai attrapé ce matin derrière la maison. Il est à nous maintenant ! » dit Fulo, fier comme un chasseur.

Amani se pencha, observant la créature tremblante. Ses yeux se voilèrent un instant.

— « Il est si petit... Tu crois qu'il sera heureux enfermé là ? » murmura-t-il.

Fulo haussa les épaules.

— « Mais je vais le nourrir, tu verras ! Quand il sera grand, il chantera pour nous. »

Amani esquissa un sourire, partagé entre amusement et tendresse. Ce geste, naïf mais sincère, lui rappela quelque chose : malgré la rudesse de leur quotidien, Fulo cherchait à créer un peu de beauté, un peu de vie dans ce monde austère. Il posa une main sur l'épaule du garçon.

— « Alors promets-moi de bien t'en occuper. Et demain, on lui donnera un nom. »

Fulo hocha la tête avec enthousiasme, ses yeux pétillant de joie.

— « Marché conclu ! Mais d'abord, tu dois tenir ta promesse : me faire un conte... et pas n'importe lequel ! »

Amani rit doucement. Dans ce rire, il y avait de la fatigue, mais aussi une chaleur nouvelle. Ce soir-là, entre un cahier, une lampe vacillante et une cage bricolée, leur complicité grandit encore. L'oisillon, fragile et libre en devenir, devint le symbole de leurs rêves : petits, vulnérables, mais portés par l'espoir.

Au fil des semaines, leur relation se transforma. Ce qui n'était au départ qu'un devoir imposé devint un rendez-vous attendu. Fulo, autrefois réticent, se surprenait à guetter le moment où Amani poserait ses cahiers pour s'asseoir près de lui. La lampe à pétrole, fidèle compagne de leurs soirées, projetait ses ombres vacillantes sur les murs, comme si elle dansait au rythme de leurs rires.

Les exercices devinrent des défis, les dictées des aventures. Parfois, Fulo riait si fort qu'Amani devait lui rappeler de se concentrer. Mais ces éclats de rire étaient comme des éclats de lumière dans la vie pleine d'interrogation d'Amani. Entre deux calculs, ils parlaient de leurs rêves : Fulo voulait devenir mécanicien, « pour réparer les motos et rouler partout », disait-il en mimant le bruit du moteur. Amani, lui, parlait d'école, de diplômes, de ce monde qu'il voulait conquérir pour offrir une vie meilleure à ses parents.

Un soir, après une dictée réussie, Fulo s'allongea sur le tapis, les bras derrière la tête.

— « Tu sais, Amani... quand tu expliques, c'est comme si tout devenait facile. »

Amani le regarda, surpris par la sincérité de ses mots.

— « Facile ? Moi, je trouve que tu travailles dur. »

— « Oui, mais avec toi, j'ai envie d'essayer. »

Ces paroles résonnèrent longtemps dans le cœur d'Amani. Il comprit que leur complicité était plus qu'une simple aide scolaire : c'était une alliance, un lien tissé dans la nuit tamisée des soirées sous la lumière tremblotante d'une lampe. Ensemble, ils affrontaient les défis, partageaient les espoirs, et dans ce compagnonnage, Amani découvrait une vérité simple : la résilience se nourrit aussi de l'amitié.

Dans ce tumulte, une autre amitié naquit. Koffi, un camarade jovial, devint son allié. Ensemble, ils étudiaient, partageaient leurs rires et leurs rêves. Koffi lui apportait la légèreté qui manquait à sa vie d'enfant qui ne laissait pas de place au jeu.

Au milieu de cette vie nouvelle, Amani ne perdait pas le lien avec sa famille restée au village. Ce lien était maintenu par les lettres échangées avec son père. Chaque mois, il écrivait avec soin, racontant ses progrès, ses peines et ses espoirs. Son père, analphabète, recevait ces lettres comme des trésors. Il les faisait lire par Monsieur Koné, l'instituteur de CM2, qui prêtait sa voix aux mots de son fils. Les yeux de N'Goran s'illuminaient à chaque phrase, comme si Amani était là, assis sous le manguier.

Pour répondre, N'Goran dictait ses pensées à Monsieur Koné. Des phrases simples, mais pleines d'amour et de fierté :

«

Koun-Espérance ce 28 Novembre

Mon fils bien-aimé,

J'ai reçu ta lettre et je l'ai lue avec une émotion profonde. Tes mots ont traversé la distance qui nous sépare pour venir réchauffer mon cœur. Je ressens à la fois une grande tristesse de savoir que tu es là-bas, loin de nous, affrontant seul les difficultés de la vie, et une immense fierté en découvrant tes progrès et ta détermination. Tu es courageux, Amani, et chaque ligne de ta lettre me rappelle combien tu es fort.

Ici, la saison sèche s'annonce. Déjà, la poussière recouvre les chemins et le vent chaud souffle sur les plantations. Les rivières commencent à se retirer, et les champs réclament plus d'efforts pour rester fertiles. Ton père travaille du matin au soir, courbé sous le soleil brûlant, pour préparer la terre et assurer la récolte. Les journées sont longues et pénibles, mais nous gardons le courage, car nous savons que tout cela est pour toi, pour ton avenir. Chaque coup de houe, chaque sac d'igname vendu au marché est une pierre posée sur le chemin de ta réussite.

Ta mère, malgré la fatigue, garde le sourire quand elle parle de toi. Elle dit souvent : « Mon fils est fort, il ira loin. » Ces paroles nous donnent la force de continuer, même lorsque la chaleur nous accable et que les provisions se font rares. Sache que, même si nous ne sommes pas à tes côtés physiquement, nos pensées t'accompagnent à chaque instant. Tu es notre espoir, notre raison de croire en un avenir meilleur.

Continue à travailler avec ardeur, mon fils. Ne baisse jamais les bras, même lorsque la fatigue ou la douleur se font sentir. Chaque pas que tu fais, chaque leçon que tu apprends, te rapproche de ton rêve et de la promesse que tu t'es faite. Souviens-toi que les sacrifices que nous faisons ici n'ont qu'un seul but : te voir réussir et t'épanouir.

Quand tu doutes, pense à nous, à ta mère qui t'aime profondément, à ta petite sœur qui parle de toi avec admiration, et à moi, ton père, qui croit en toi plus que jamais. Tu n'es pas seul, Amani. Derrière toi, il y a une famille qui t'aime et qui attend le jour où tu reviendras, grandi et victorieux.

Tiens bon, mon fils. La route est longue, mais elle mène à la lumière. Nous sommes fiers de toi et nous le serons encore plus demain. Que Dieu veille sur toi et t'accorde la force nécessaire pour franchir chaque obstacle.

Avec tout mon amour et ma bénédiction,

Ton père.»

Ces lettres, écrites d'une main étrangère mais portées par le cœur d'un père, étaient pour Amani une source de force. Elles lui rappelaient que, malgré la distance et la douleur, il n'était pas seul. Entre Koun-Espoir et Koun-Espérance, un fil invisible se tendait, fait d'encre, de papier et d'amour indéfectible.

Un soir, après avoir lu la lettre dictée par son père, Amani sentit ses yeux se brouiller. Il imagina N'Goran, assis sur un tabouret, écoutant Monsieur Koné lire ses mots à voix haute. Cette image lui serra le cœur. Il prit son stylo, le posa sur le cahier et écrivit lentement :

«

Koun-Espoir le 09 décembre

Mon père,

Vos paroles me donnent la force de continuer. Chaque jour, je pense à vous, à maman, à vos sacrifices. Je vous promets que je ne vous décevrai pas. Quand la fatigue me gagne, je me rappelle votre voix et je reprends courage. Surtout, je pense à N'Gouanlessa ma tendre petite sœur. Dites à maman que je l'aime. Priez pour moi, car je veux réussir pour vous offrir une vie meilleure.

Avec toute ma tendresse,

Ton fils qui est fière de toi»

Il relut ses mots, les scella dans une enveloppe et la confia à un camarade qui rentrait au village. En refermant la porte, Amani sentit une chaleur douce envahir son cœur. Ce lien, fragile mais puissant, était son ancre dans la tempête.

Les jours s'écoulaient, rythmés par les cours au collège et les soirées d'étude avec Fulo. Amani commençait à trouver ses marques dans cette vie nouvelle, malgré la fatigue et les douleurs persistantes de sa jambe. Mais un soir, alors que la chaleur étouffante de la saison sèche pesait sur la ville, il sentit un frisson parcourir son corps. Sa tête lui semblait lourde, ses membres engourdis. Il pensa d'abord à la fatigue, mais la fièvre monta rapidement, brûlante et implacable.

Le lendemain, il ne put se lever. Ses cahiers restèrent fermés, et la lampe à pétrole, d'ordinaire complice de ses veillées studieuses, demeura éteinte. Fulo, inquiet, courut prévenir sa mère. Tante Kady entra dans la petite chambre où Amani était allongé, le visage couvert de sueur, ses lèvres sèches. Elle posa une main sur son front et sentit la chaleur intense. Son cœur se serra. — « Seigneur... il est brûlant ! » murmura-t-elle.

Sans perdre de temps, elle fit bouillir de l'eau, prépara des décoctions de feuilles médicinales, et envoya Fulo chercher le vieux guérisseur du quartier. Elle veilla toute la nuit, changeant les linges humides sur son front, lui donnant à boire par petites gorgées. Ses gestes étaient précis, mais son regard trahissait une inquiétude profonde. Elle se souvenait des paroles de son cousin : « Prends soin de lui, Kady. Il est notre espoir. » Et à cet instant, elle comprit que ce garçon n'était pas seulement un pensionnaire : il était devenu une part de sa famille.

La fièvre dura trois jours. Trois nuits où Tante Kady ne ferma presque pas l'œil, priant en silence pour que la vie ne lui échappe pas. Fulo, lui, restait assis près du lit, tenant la main d'Amani, répétant :

— « Tu vas guérir, grand frère. Tu dois me raconter ton conte... »

Ces mots, simples mais pleins d'amour, atteignirent Amani dans son brouillard de douleur. Quand enfin la fièvre retomba, il ouvrit les yeux et aperçut Tante Kady, épuisée mais soulagée, qui lui souriait.

— « Tu m'as fait peur, Amani... Mais tu es fort. Tu iras loin, je le sais. »

Ces paroles résonnèrent comme une promesse. Dans cette épreuve, un lien invisible s'était tissé. Tante Kady, autrefois distante, était devenue une protectrice, une présence maternelle dans cette ville étrangère. Et Amani, en sentant cette chaleur humaine autour de lui, comprit que la résilience ne se nourrit pas seulement de courage, mais aussi de l'amour que l'on reçoit, parfois là où on ne l'attend pas.

Quatre années passèrent, marquées par les privations et les sacrifices. Amani grandit, forgeant son caractère dans l'adversité. Le jour des résultats du BEPC, ses mains tremblaient en parcourant la liste des admis. Il avait réussi. Une victoire éclatante, fruit de son courage et de sa persévérance.

Ce succès n'était pas une fin, mais un commencement. Derrière la joie, Amani entrevoyait déjà un nouvel horizon : Soukrou, la capitale régionale, et des défis plus grands encore. Mais ce soir-là, il savoura sa victoire, conscient qu'il venait de franchir la première étape vers son rêve.

Chapitre 3 : Soukrou, la grande ville et l'amertume

L'orientation de Koun-Espoir vers Soukrou, la capitale régionale, fut un saut dans l'inconnu. Soukrou était immense, bruyante, et impitoyable. Amani avait quinze ans et le BEPC en poche, une maigre armure face à la jungle urbaine. La pauvreté, qui était une compagne silencieuse à Koun-Espoir, devint à Soukrou un fardeau public.

Ses parents, après de longs conciliabules, avaient réussi à trouver un logement pour Amani chez un oncle lointain, Monsieur Aka, un menuisier taciturne qui vivait dans une petite maison en parpaings non loin du grand marché. L'accueil fut froid. Monsieur Aka voyait d'un mauvais œil l'arrivée de ce neveu handicapé et sans ressources. Amani fut logé dans un coin du garage, sur un matelas posé à même le sol.

Le lycée de Soukrou était colossal, avec des bâtiments en béton à plusieurs étages. Amani se sentait perdu au milieu de cette foule d'élèves mieux habillés, mieux nourris, dont les rires semblaient moqueurs. La différence sociale était criante. Ses vêtements usés, sa démarche difficile, tout en lui criait sa misère. Il mangeait souvent seul, un pain-condiment ou un plat d'attiéké acheté avec le peu d'argent que son père envoyait, quand il le pouvait.

La classe de Seconde fut difficile. Les études exigeaient plus de concentration, les professeurs étaient moins patients qu'au collège. La solitude pesait sur Amani. Il écrivait de longues lettres à ses parents et à Koffi, décrivant la ville avec des mots choisis pour ne pas les inquiéter, minimisant les difficultés.

«

Soukrou le 28 Octobre

Chers Papa et Maman,

J'espère que vous allez bien et que la récolte se déroule sans trop de difficultés. Ici, la vie est très différente de celle du village. Je suis désormais en classe de Seconde C, une filière exigeante où les professeurs attendent beaucoup de nous. Les journées sont longues, mais je m'accroche, car je veux vous rendre fiers.

Les mathématiques sont devenues mon plus grand défi. Les équations et les fonctions me donnent parfois le vertige, mais je persévère. Chaque soir, je revois mes cours et je m'entraîne sur des exercices supplémentaires. Je me dis que si je comprends les mathématiques, je pourrai réussir tout le reste.

En physique, c'est un autre monde : lois de Newton, calculs de vitesse et d'énergie... Parfois, je me sens perdu, mais je garde en tête vos encouragements. Je sais que votre travail acharné pour m'envoyer ici ne doit pas être vain. Alors, même quand la fatigue me gagne, je continue à apprendre.

Quand j'ai besoin de souffler, je vais à la bibliothèque. C'est mon refuge. J'y découvre des livres passionnants : des romans qui me font voyager et des ouvrages scientifiques qui m'ouvrent l'esprit. Ces lectures me donnent la force de croire en un avenir meilleur. Je pense à vous chaque

*jour et je vous promets de ne jamais abandonner.
Votre fils, Amani. »*

Le vrai tournant eut lieu pendant les grandes vacances précédant sa rentrée en classe de Première. Les douleurs dans sa jambe atrophiée étaient devenues insupportables, l'empêchant de se concentrer, voire de dormir. Ses parents, alertés par ses plaintes, prirent une décision radicale. Ils vendirent une petite parcelle de terre familiale, le seul bien qu'ils possédassent encore, pour payer une opération chirurgicale à l'hôpital régional de Soukrou. C'était un risque immense, un pari sur l'avenir.

L'opération fut longue et douloureuse. Le chirurgien, un homme compatissant, fit de son mieux pour corriger la déformation de son pied et de sa jambe. Il ne pouvait pas faire de miracle, mais il pouvait améliorer sa mobilité. Amani resta alité plusieurs mois, la convalescence fut lente. Quand il put enfin se lever, il le fit avec l'aide d'un appareil orthopédique lourd et métallique, fixé à sa jambe.

Marcher avec cet appareil fut un nouvel apprentissage, mais la douleur aiguë avait disparu. Surtout, la correction, même partielle, lui offrait une démarche plus assurée, moins claudicante. Physiquement diminué, Amani se sentit pourtant, pour la première fois de sa vie, plus confiant. L'appareil était visible, mais il était le symbole d'une bataille gagnée contre son infirmité.

Chapitre 4 : Marie-France, la lumière et l'ombre du BAC

De retour au lycée pour sa classe de Première, Amani était différent. L'appareil orthopédique lui donnait une certaine assurance. Il n'était plus seulement "le boiteux", il était Amani, l'élève sérieux qui marchait avec un "truc en métal".

C'est en classe de Terminale qu'il la remarqua. Marie-France. Elle était nouvelle dans l'établissement, arrivée de la capitale, Abidjan. Belle, avec une peau caramel, des yeux pétillants et une assurance naturelle, elle était l'objet de toutes les attentions. Elle s'installa un jour à la table d'Amani à la bibliothèque, la seule place libre.

« Ça te dérange si je m'installe ici ? » demanda-t-elle avec un sourire qui fit fondre la carapace d'Amani.

Il bafouilla un "non" à peine audible. Ils se mirent à réviser ensemble. Marie-France était brillante, mais avait des lacunes en philosophie. Amani, lui, excellait dans cette matière. Leurs sessions d'études devinrent régulières. Ils parlaient de tout, de leurs rêves, de leurs peurs. Marie-France ne posa jamais de questions sur son appareil orthopédique ou sa famille. Elle le voyait lui, Amani, l'esprit vif et le cœur généreux.

Marie-France devint le centre de sa vie. Elle était sa bouffée d'oxygène dans cette ville hostile. Pour elle, il voulait réussir. Il étudiait des nuits entières, à la lumière d'une petite lampe à pétrole pour seule compagne dans son garage. La pauvreté restait omniprésente, les repas frugaux, les difficultés financières constantes, mais l'amour naissant lui donnait des ailes.

L'année de Terminale fut intense. Entre les cours, les révisions et les moments volés avec Marie-France, Amani était sur tous les fronts. Elle était devenue son phare dans la tempête, sa bouffée d'oxygène dans une ville qui lui semblait parfois hostile. Ils passaient des heures à la bibliothèque, penchés sur leurs cahiers, échangeant des idées qui allaient bien au-delà des programmes scolaires.

Marie-France, pragmatique et cartésienne, croyait en la logique et en la clarté des idées. Pour elle, la réussite était une équation simple : travail + méthode = succès. Amani, lui, se rapprochait des courants existentialistes et stoïciens. Il parlait souvent de liberté intérieure, de responsabilité individuelle, de la force de l'esprit face à l'adversité. Ces différences nourrissaient des discussions passionnées.

Un soir, alors que la lampe à pétrole projetait des ombres dansantes sur les murs, Marie-France l'interrogea :

— « Tu cites toujours Sartre et Sénèque... Tu crois vraiment qu'on peut être libre quand tout nous échappe ? »

Amani sourit, ses yeux brillants d'une lueur intense :

— « Oui. On ne choisit pas les circonstances, mais on choisit notre attitude. Même dans la douleur, on peut rester maître de soi. »

Elle secoua la tête, amusée :

— « Moi, je crois que la liberté, c'est d'avoir les moyens d'agir. Sans argent, sans santé, ta

‘liberté’ reste une idée. »

— « Si tu attends que tout soit parfait pour agir, tu n’agiras jamais, » répondit-il doucement. « La vie est absurde parfois, mais c’est à nous de lui donner un sens. »

Ces échanges les rapprochaient. Marie-France admirait la force tranquille d’Amani, sa capacité à transformer la douleur en moteur. Lui, il était fasciné par sa lucidité et son refus des illusions.

Puis vint le jour des résultats. La cour du lycée était noire de monde. Les élèves se pressaient devant les panneaux d’affichage, le cœur battant. Marie-France serrait la main d’Amani. Elle trouva son nom dans la liste des admis : « Mention Bien ». Elle se tourna vers lui, un sourire radieux aux lèvres. Mais Amani, lui, cherchait encore. Son regard glissa sur la liste des recalés. Son nom y était. Recalé. Échec.

Le monde s’effondra. Il sentit ses jambes vaciller, son cœur se serrer. Les sacrifices de ses parents, l’opération, les nuits blanches... tout lui revint en pleine face. Marie-France, les larmes aux yeux, posa une main sur son bras :

— « *Amani... regarde-moi. Ce n’est pas la fin. Tu vas le repasser. Tu es trop brillant pour t’arrêter là.* »

Il secoua la tête, incapable de parler. Les mots étaient des pierres dans sa gorge.

— « *Tu crois que Sénèque t’abandonnerait maintenant ?* » tenta-t-elle avec un sourire tremblant. « *Tu m’as appris que la force, c’est de se relever. Alors relève-toi.* »

Mais Amani ne répondit pas. Ses yeux fixaient le sol, comme si toute lumière s’était éteinte. La voix de Marie-France, douce et insistante, glissait sur lui sans pénétrer la muraille de douleur qui l’enserrait. Il entendait, mais n’écoutait pas.

Alors qu’ils s’éloignaient du tumulte, une voix grave les arrêta. C’était Monsieur Dohou, leur professeur de français, un homme respecté pour sa sagesse et son humanité. Il posa une main ferme sur

l’épaule d’Amani :

— « Je sais ce que tu ressens, Amani. Mais écoute-moi : un échec ne définit pas une vie. Tu as du talent, une plume rare, une pensée profonde. Ne laisse pas ce revers t’éteindre. Reviens plus fort. Je serai là pour t’aider. »

Ces paroles, simples mais puissantes, résonnèrent à peine. Amani hocha vaguement la tête, mais son regard restait vide. Trop de peine, trop de fatigue, trop de rêves brisés pour qu’un mot, même tendre, puisse recoller les morceaux. Il marcha lentement, le cœur lourd, avec une seule certitude : ce jour venait d’ouvrir une blessure profonde, et il lui faudrait du temps, beaucoup de temps, pour espérer la refermer.

Amani quitta la cour du lycée sans un mot. La foule joyeuse des admis lui semblait irréelle, comme un monde auquel il n’appartenait pas. Marie-France marchait à ses côtés, ses paroles réconfortantes se heurtaient à un mur de silence. Il entendait, mais n’écoutait pas. Trop de peine, trop de fatigue, trop de rêves brisés pour qu’un mot, même tendre, puisse recoller les morceaux.

Le soir même, il prit la route pour Koun-Espérance. Le trajet fut long, ponctué de cahots et de poussière. Chaque kilomètre semblait peser sur ses épaules comme un fardeau. Quand il arriva au village, le soleil déclinait derrière les manguiers, jetant une lumière rougeâtre sur les cases.

Sa mère l'attendait devant la porte, les yeux brillants d'une inquiétude muette. Elle ne posa pas de questions. Elle lut la vérité dans son regard, dans ses gestes lents, dans le silence qui l'entourait. Elle l'attira contre elle, et ce simple geste fit jaillir des larmes qu'Amani retenait depuis des heures.

Son père, assis sur un tabouret près du foyer, leva les yeux. Il ne dit rien. Son visage, buriné par le travail et le soleil, resta impassible, mais ses mains tremblaient légèrement. Ce silence était pire que les mots. Il contenait tout : la douleur des sacrifices, la terre vendue pour payer l'opération, les espoirs brisés.

Amani s'assit à même le sol, incapable de soutenir leurs regards. La lampe à pétrole diffusait une lumière tremblotante, accentuant l'ombre de son échec. Le manguiers, dehors, semblait l'observer, témoin silencieux de ses promesses.

Cette nuit-là, la cour de N'Goran fut plongée dans un calme pesant. Pas de reproches, pas de cris. Juste le silence, lourd comme une sentence. Amani comprit que la blessure qu'il portait n'était pas seulement la sienne : elle s'étendait à ceux qui avaient cru en lui, à ceux qui avaient tout donné pour son rêve. Et dans ce silence, il sentit naître une résolution farouche : il se relèverait. Mais pas ce soir. Ce soir, il n'était qu'un fils accablé, un rêveur brisé, assis sous le poids d'un destin qu'il refusait encore d'accepter.

Chapitre 5 : Lettres de Babi, échos de Soukrou

Les vacances scolaires débutaient. Marie-France, admise avec mention, était partie à AAbidjan, la capitale, affectueusement surnommée "Babi" par les Ivoiriens, pour passer les vacances chez sa sœur aînée et s'acclimater à la vie dans la grande métropole avant la rentrée universitaire. La distance physique s'ajoutait à la distance sociale que l'échec venait de creuser entre eux.

Leur lien, cependant, tenait bon, nourri par une correspondance assidue. À l'époque, les téléphones portables étaient un luxe que ni l'un ni l'autre ne pouvait se permettre. Le service postal était lent, mais fiable. Chaque semaine, des lettres s'échangeaient, remplies d'émotions, de doutes et de promesses.

«

De Soukrou, le 15 août.

Ma chère Marie-France,

J'espère que Babi t'accueille bien. Ici, à Soukrou, le temps est lourd, à l'image de mon cœur.

L'échec me ronge. Je revois sans cesse la liste, mon nom absent de celle des admis. J'ai honte.

Honte de ne pas avoir été à la hauteur de tes espoirs, des sacrifices de mes parents. Je me sens comme un imposteur qui a usurpé sa place parmi vous, les brillants élèves. Je doute de tout, de ma capacité à réussir, de mon avenir.

Mon appareil orthopédique me rappelle à chaque pas ma condition. Je ne suis qu'un villageois pauvre et boiteux. Peut-être que mon destin était scellé d'avance. Prends soin de toi dans la capitale. Profite de la vie là-bas. Peut-être nos chemins étaient-ils destinés à se croiser brièvement, sans plus.

Avec toute mon affection, Amani. »

La réponse ne tarda pas, arrivant quelques jours plus tard, pleine de la vitalité de Marie-France. »

«

De Babi, le 20 août.

Mon cher Amani,

Babi est immense, bruyante, fascinante. Mais rien ici ne me fait oublier ton visage triste le jour des résultats. S'il te plaît, ne dis pas de bêtises. Ton échec n'est qu'un obstacle, pas la fin de la route. Tu es l'homme le plus intelligent, le plus déterminé que je connaisse. Ton courage face à l'adversité force l'admiration. Ton handicap, comme tu l'appelles, fait partie de toi, mais il ne te définit pas. C'est ta force d'esprit qui le fait.

Ne laisse pas cet échec unique effacer des années de succès. Tu as eu ton BEPC, tu as excellé au lycée. Tu vaux bien plus que le résultat d'un examen. L'année prochaine, tu le repasseras, et tu l'auras. J'en suis certaine.

Ici, je pense à toi. Tu comptes pour beaucoup dans ma vie, Amani, et la distance n'y change rien. Nous avons des projets, des rêves. N'abandonne pas maintenant. Je t'en prie.

Je t'embrasse tendrement, Marie-France. »

Ces lettres étaient la bouée de sauvetage d'Amani. Elles le tiraient hors du désespoir. La vie à Soukrou pendant les vacances était morose. Monsieur Aka, son oncle, lui faisait comprendre chaque jour qu'il était un poids. Amani occupait ses journées à faire des petits travaux pour les voisins, à réparer des chaises, à égrainer le maïs, pour gagner un peu d'argent et ne pas être entièrement dépendant.

Il se préparait mentalement à redoubler sa Terminale. L'idée de retrouver les bancs du lycée, cette fois comme un "redoublant", le remplissait de honte, mais l'amour de Marie-France lui donnait la force de surmonter cette épreuve.

À Babi, Marie-France découvrait la vie étudiante, les campus, les défis de la grande ville. Elle lui décrivait tout avec enthousiasme, le motivant pour qu'il la rejoigne un jour à l'université. Mais elle ne cachait pas non plus les difficultés, la vie chère, l'anonymat de la capitale.

Les vacances touchaient à leur fin. Amani, grâce aux lettres, avait retrouvé une part de sa détermination. Il se rendit au lycée pour s'inscrire à nouveau en Terminale. Les regards des surveillants étaient un peu plus durs.

Mais en rentrant ce jour-là, Amani sentit un poids en moins. Il avait pris sa décision. Il allait se battre. Pour lui, pour ses parents, mais surtout, pour Marie-France. La rentrée approchait, et avec elle, la perspective de la revoir.

Le premier jour de classe fut un choc. La salle de Terminale où il entra n'avait rien à voir avec celle de l'année précédente. Cinquante-huit élèves s'entassaient dans une pièce prévue pour quarante. Les bancs étaient serrés, les voix s'entrechoquaient dans un brouhaha incessant. Les nouveaux venus, plus jeunes, plus bruyants, semblaient étrangers à la gravité qui pesait sur Amani.

Il s'installa au fond, près de la fenêtre, cherchant un peu d'air et de silence. Mais le vacarme était partout : des rires, des chuchotements, des éclats de voix. Les surveillants passaient, impuissants, laissant la cacophonie régner. Amani sentit une boule d'angoisse dans son ventre. Comment trouver la concentration dans ce tumulte ?

Il baissa les yeux sur son cahier, essayant de se couper du monde. Les mots de Marie-France lui revinrent : « *Tu vaux bien plus que le résultat d'un examen.* » Il serra les dents. Il allait se battre, même dans ce chaos.

Les cours commencèrent, mais la tension ne faiblit pas. Les professeurs, eux aussi, semblaient fatigués, dépassés par l'effectif. Les explications se perdaient dans le bruit. Amani, stoïcien dans l'âme, tenta de se rappeler ses principes : « *Ce qui dépend de moi, c'est mon effort. Le reste, je dois l'accepter.* »

Chaque soir, il rentrait épuisé, mais il écrivait à Marie-France. Ses lettres étaient son refuge, son souffle d'air pur dans une atmosphère étouffante. Elle lui répondait avec la même ferveur, décrivant la vie universitaire à Abidjan, ses cours, ses découvertes, ses rêves. Elle lui parlait de

méthode, de rigueur, de persévérance. Lui, en retour, lui confiait ses réflexions existentielles, ses luttes intérieures, ses espoirs.

Ces échanges devinrent sa bouée de sauvetage. Dans une classe où il se sentait noyé par le bruit et l'indifférence, il trouvait dans ses lettres une voix qui croyait en lui, une lumière qui perçait la grisaille.

Mais au fond de lui, Amani savait que cette année serait une guerre. Une guerre contre le vacarme, contre la fatigue, contre ses propres doutes. Et il se promit, en rangeant la dernière lettre de Marie-France sous son oreiller : « *Je ne tomberai pas deux fois.* »

Chapitre 6 : Hadès le Kounois, la renaissance

Les premiers cette nouvelle année scolaire étaient des supplices. Amani enfilait ses vieux vêtements, son appareil orthopédique cliquetant légèrement à chaque pas. Arriver au lycée en tant que redoublant portait l'empreinte de la honte. Les regards qu'il imaginait moqueurs, les chuchotements, tout lui pesait. Il entra dans sa nouvelle classe de Terminale, s'installa au fond, cherchant à se faire le plus discret possible. Marie-France n'était pas là, elle était désormais à l'université à Abidjan, et son absence laissait un vide immense.

Heureusement, une rencontre inattendue allait égayer son quotidien. De Gozo, un jeune homme de son âge, l'air studieux, une pile de livres toujours sous le bras.

De Gozo était un jeune homme qui détonnait dans l'univers bruyant et parfois superficiel du lycée de Soukrou. Grand, élancé, toujours vêtu avec soin, il portait des lunettes fines qui accentuaient son regard vif et réfléchi. Ses gestes étaient mesurés, son ton posé, comme s'il pesait chaque mot avant de le prononcer. Contrairement à beaucoup de ses camarades, il ne cherchait pas à impressionner par des vêtements à la mode ou des gadgets coûteux : son élégance venait de sa simplicité et de son assurance tranquille.

Issu d'une famille relativement aisée, De Gozo n'avait pas connu les privations d'Amani, mais il n'en tirait aucune arrogance. Au contraire, il se montrait humble, presque discret, préférant la compagnie des livres à celle des bavardages inutiles. Sa passion ? La philosophie. Il dévorait les œuvres des grands penseurs occidentaux – Platon, Aristote, Descartes – mais aussi les figures africaines comme Cheikh Anta Diop, Kwame Nkrumah et Wole Soyinka. Ce qui frappait chez lui, c'était sa capacité à relier les idées abstraites à la réalité quotidienne. Pour De Gozo, la philosophie n'était pas une simple spéculation : c'était une arme pour comprendre le monde et agir sur lui.

Leur première rencontre fut presque banale, mais elle marqua un tournant dans la vie d'Amani. Ce soir-là, en rentrant chez son oncle, Amani le vit assis sur un banc, plongé dans la lecture de *La Critique de la raison pure* de Kant. Intrigué, il s'approcha :

— « *Tu lis Kant ?* » demanda Amani, hésitant.

— « Oui, » répondit De Gozo avec un sourire franc. « *Tu connais ?* »

Amani hocha la tête, surpris de trouver un esprit aussi passionné dans ce quartier populaire. Ce fut le début d'une amitié intellectuelle intense.

Très vite, leurs soirées se transformèrent en débats enflammés. De Gozo, cartésien dans l'âme, défendait la primauté de la raison et de la méthode. Amani, fidèle à ses influences existentialistes et stoïciennes, prônait la liberté intérieure et la responsabilité individuelle face à l'absurde.

— « La raison est notre seule arme contre le chaos, » affirmait De Gozo.

— « Non, » répliquait Amani, « ce qui nous sauve, c'est le courage d'accepter ce qui ne dépend pas de nous et d'agir malgré l'incertitude. »

Ces échanges étaient pour Amani une bouffée d'air pur dans la lourdeur de ses journées. De Gozo devint plus qu'un ami : un frère d'armes intellectuel, un compagnon de lutte contre la médiocrité ambiante.

Lorsque Monsieur Dohou proposa à Amani de rejoindre le journal du lycée, De Gozo fut le premier à l'encourager :

— « Écris, Amani. Utilise ta plume comme une épée. Les idées sont plus fortes que les murs. »

Et il ajouta avec un sourire complice :

— « Moi aussi, je veux en être. Ensemble, nous ferons de *L'Écho de Soukrou* une voix qui compte. »

Ainsi naquit un duo redoutable : Amani, le Kounois, et De Gozo, le cartésien passionné. Deux âmes différentes, mais unies par la même soif de sens et de justice.

Le premier numéro qui fut publié a été celui-ci :

L'Écho de Soukrou – Numéro 1

Titre : Quand la jeunesse cherche sa voix

Par Hadès le Kounois & De Gozo

Introduction (De Gozo)

« Dans un monde où le bruit des armes et des ambitions étouffe la voix des idées, il est urgent que la jeunesse reprenne la parole. Ce journal n'est pas un simple cahier de nouvelles : c'est un espace de réflexion, un lieu où la pensée se libère des carcans et ose interroger la société. Nous ne prétendons pas détenir la vérité, mais nous voulons poser des questions, susciter des débats, éclairer des consciences. »

Corps de l'article (Amani – Hadès le Kounois)

« Nous sommes les enfants d'un pays qui vacille entre promesses et désillusions. Nos rues bruissent de rires, mais aussi de colères muettes. Nos écoles sont pleines, mais nos esprits parfois vides de sens. Ce journal est notre cri, notre appel à l'unité et à la dignité. Nous voulons parler des injustices qui rongent nos villages, des rêves qui s'éteignent faute de moyens, des espoirs qui renaissent malgré tout.

Nous ne serons pas des spectateurs. Nous serons des voix. Des voix pour ceux que l'on n'écoute pas, pour ceux qui ploient sous le poids des traditions ou des inégalités. Nous écrirons avec la plume comme d'autres brandissent l'épée, mais notre combat sera celui des idées. »

Conclusion (ensemble)

« *L'Écho de Soukrou* est né pour être le miroir de notre génération : inquiet, passionné, mais résolument tourné vers la lumière. À ceux qui nous liront, nous disons : rejoignez-nous. Écrivez, débattiez, osez penser. Car penser, c'est déjà résister. »

Ainsi, chaque semaine, le jeudi, un nouveau numéro sortait, polycopié avec les moyens du bord. Amani était l'un des rédacteurs les plus prolifiques. Il y parlait de la vie au lycée, de problèmes sociaux, de culture. Pour signer ses articles les plus engagés ou les plus intimes, il prit deux pseudonymes. Le premier, **Hadès**, comme le dieu des Enfers, un clin d'œil à la souffrance et aux épreuves qu'il avait traversées, à la noirceur de la pauvreté et du handicap. Le second, **le Kounois**, était un rappel fier de ses origines, de son village de Koun-Espérance, pour ne jamais oublier d'où il venait.

Le journal devint rapidement un succès au sein de l'établissement. Les élèves se l'arrachaient. Amani, Hadès, le Kounois, gagnait en respect et en visibilité. Monsieur Dohou était un mentor précieux, passant des heures à discuter de philosophie, de littérature africaine, d'histoire ivoirienne avec Amani après les cours.

Entre les lettres de Marie-France de Babi, les discussions philosophiques avec De Gozo et les séances d'écriture avec Monsieur Dohou, Amani se reconstruisait. L'échec du BAC n'était plus une fin en soi, mais un détour. Il se sentait plus vivant, plus confiant, plus complet. Il avait trouvé sa voix, celle d'Hadès, le Kounois, qui écrivait pour faire entendre la voix des sans-voix, pour raconter la vie telle qu'il la voyait, avec ses injustices, mais aussi ses espoirs.

Chapitre 7 : Tigritude et Négritude, le choc des idées

Le journal du lycée était devenu le terrain de jeu intellectuel d'Amani et de Monsieur Dohou. Leurs discussions, qui avaient débuté autour de la mise en page des articles, dérivèrent rapidement vers des sujets plus profonds : l'identité africaine, l'héritage colonial, et surtout, la Négritude.

Monsieur Dohou était un fervent admirateur des pères fondateurs du mouvement : Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Léon Gontran Damas. Pour lui, affirmer les valeurs noires, célébrer la culture africaine et revendiquer une identité propre face à l'universalisme occidental était un acte de résistance indispensable, un témoignage pour l'histoire, une fierté retrouvée après des siècles d'aliénation.

Amani, lui, avait une vision plus nuancée, forgée par sa propre lutte pour exister au-delà de son handicap et de sa pauvreté. Il avait lu avec avidité les auteurs africains, et les idées de Wole Soyinka, le prix Nobel nigérian, résonnaient particulièrement en lui.

Le débat éclata un après-midi, dans la salle de rédaction improvisée, autour d'un article qu'Amani avait rédigé, critiquant ce qu'il percevait comme une forme d'auto-apitoiement dans certaines œuvres de la Négritude.

— *Monsieur Dohou, dit Amani, le visage fermé par la concentration, je ne conteste pas l'importance historique de la Négritude. Mais j'ai l'impression qu'à force de nous définir par rapport à l'autre, par rapport au Blanc, on passe à côté de l'essentiel : notre existence propre, naturelle.*

Monsieur Dohou haussa un sourcil, intéressé par la vivacité d'esprit de son élève.

— *Et l'essentiel serait, selon vous, Amani ?*

— *L'action, la vie vécue, répondit Amani. Wole Soyinka l'a très bien dit : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude ; il bondit sur sa proie et la dévore ». Nous sommes nègres, c'est un fait, c'est une réalité biologique, culturelle. Si nous passons notre temps à nous expliquer, à nous proclamer noirs, c'est que nous doutons de nos propres valeurs, de notre essence. La force n'a pas besoin de discours, elle est.*

Monsieur Dohou secoua la tête, un sourire patient aux lèvres.

— *C'est une belle formule, Amani, et elle est séduisante. Mais elle est aussi un peu idéaliste. Le tigre de Soyinka vit dans une jungle où les règles sont claires, instinctives. Nous, nous vivons dans un monde où l'histoire a été écrite par d'autres, où notre identité a été niée, déformée. Affirmer notre Négritude n'est pas douter de nos valeurs, c'est au contraire les ancrer dans la conscience collective, c'est s'assurer que l'histoire retienne notre présence, notre contribution, notre fierté. C'est un acte politique.*

— *Politique, peut-être, mais est-ce un acte libérateur ? rétorqua Amani. Je me sens plus libre quand j'écris sur les difficultés des paysans de mon village, sur la corruption, sur la beauté de nos traditions locales, que quand j'écris pour dire "je suis noir et fier de l'être". La fierté se vit,*

elle ne se proclame pas dans chaque phrase. Je veux être jugé sur mes actes, sur mes écrits, pas sur ma couleur de peau. Mon handicap m'a appris ça : je dois faire, agir, pour être reconnu, pas seulement être.

Le débat continua longtemps. De Gozo, silencieux, écoutait les deux hommes avec fascination. Leurs opinions divergeaient fondamentalement, l'un ancré dans la nécessité historique de la revendication identitaire, l'autre dans une forme d'existentialisme pratique, où l'action prime sur le discours.

Leur désaccord ne mina pas leur relation, au contraire. Il la rendit plus riche. Le journal se fit l'écho de ces débats, avec des articles signés Hadès le Kounois qui prônaient une "tigritude active", et des éditoriaux de Monsieur Dohou qui rappelaient l'importance de la mémoire et de l'affirmation identitaire.

Cette année de redoublement, loin d'être une punition, se transformait en une année de maturation intellectuelle intense. Amani, le jeune homme boiteux et pauvre de Koun-Espérance, trouvait sa place dans le monde, non pas en criant qui il était, mais en le prouvant par ses écrits, ses actes et sa capacité à penser le monde qui l'entourait. La rentrée de Marie-France approchait, et il avait hâte de lui raconter ses débats, de lui montrer qu'il n'était plus le garçon abattu de l'été dernier, mais un jeune homme prêt à bondir, comme le tigre de Soyinka, sur les défis à venir.

Chapitre 8 : Ebinto, Bassam et les Blakoros

Le premier trimestre tirait à sa fin. Les jours s'étaient écoulés, rythmés par les cours, les réunions de rédaction du journal, les débats philosophiques avec De Gozo et Monsieur Dohou, et, surtout, les lettres de Marie-France, qui était revenue à Abidjan pour ses études universitaires.

Bien que la distance physique soit toujours là, leur connexion intellectuelle et émotionnelle s'était approfondie. Leurs conversations téléphoniques, brèves et rares car coûteuses, et leurs lettres étaient l'occasion de partager bien plus que des sentiments. Ils échangeaient sur leurs lectures, sur la vie à l'université pour elle, sur la vie au lycée pour lui.

Un soir, sous la lumière blafarde de sa lampe à pétrole, Amani, plongé dans les pages des *Frasques d'Ebinto* d'Amadou Koné, décida de lui écrire une longue lettre.

« *De Soukrou, le 15 décembre.*

Ma chère Marie-France,

Je viens de finir "Les Frasques d'Ebinto". Quelle œuvre ! Ce roman me parle tant. Les aspirations d'Ebinto, ses rêves de réussite, ses déboires, son amour pour sa mère... tout est si ivoirien, si réel. Mais le déchirement entre le désir de modernité et le poids des traditions, l'injustice sociale... c'est un miroir de ma propre vie. Vois-tu, Ebinto, c'est un peu moi, un villageois qui tente de se faire une place dans un monde qui le dépasse. J'ai été frappé par la description de Grand-Bassam. Est-ce vraiment comme Amadou Koné la décrit ? Peux-tu me raconter ce que tu as vu là-bas pendant tes vacances ?

J'attends ta réponse avec impatience.

Tendrement,

Amani

La réponse arriva, pleine de l'enthousiasme de Marie-France pour cette ville historique qu'elle avait découverte.

De Babi, le 21 décembre.

Mon cher Amani,

Oui, j'ai visité Bassam, la vieille ville coloniale ! C'est exactement comme dans le livre, et encore plus beau en vrai. Les bâtiments coloniaux délabrés qui bordent la lagune, l'atmosphère un peu nostalgique, l'océan tout proche... Tes questions sur les lieux, sur l'ambiance, tout trouve une réponse dans le vécu. Les images que j'ai en tête correspondent parfaitement aux descriptions d'Amadou Koné. C'est un lieu magique et triste à la fois, chargé d'histoire. J'aurais tant aimé que tu sois là avec moi.

Nous avons aussi lu "Le Pouvoir des Blakoros" de Amadou Koné. Un livre puissant sur la politique, la corruption, et comment les "blakoros" (ceux qui n'ont rien, les gueux) finissent par se révolter et prendre le pouvoir, pour le perdre ensuite. Qu'en penses-tu ? Cela me fait peur et en même temps, j'y vois une lueur d'espoir pour des gens comme nous, qui partons de rien.

J'ai hâte de te revoir pour en discuter de vive voix.

*Je t'embrasse fort,
Marie-France*

Le dialogue épistolaire sur *Le Pouvoir des Blakoros* fut intense. Amani, le Kounois, se sentait directement concerné par le terme "blakoros". Pour lui, ce livre était une prophétie, un rappel que même les plus démunis pouvaient changer le cours de l'histoire, mais aussi une mise en garde contre la corruption du pouvoir, même par ceux qui en étaient les victimes initiales.

Le premier trimestre s'acheva sur ces réflexions. Amani avait retrouvé confiance en lui. Ses notes étaient excellentes, il était l'âme du journal du lycée, et sa relation avec Marie-France, bien que lointaine, était plus solide que jamais, ancrée dans un partage intellectuel profond et un amour naissant. Il attendait les vacances avec impatience, l'occasion de revoir ses parents à Koun-Espérance, et peut-être, de rêver à un avenir meilleur, où les "blakoros" comme lui pourraient, un jour, non pas prendre le pouvoir, mais simplement vivre dignement.

Chapitre 9 : Le Mur invisible et la nuit de Soukrou

Le premier trimestre s'achevait dans une atmosphère de tension palpable. Les rumeurs de coup d'État, de complots politiques, circulaient dans tout le pays, s'intensifiant à l'approche des fêtes de fin d'année. Abidjan, la capitale, était agitée, mais à Soukrou, la vie continuait, quoique sous haute surveillance militaire. Amani et ses amis, De Gozo et Monsieur Dohou, en discutaient souvent dans les pages de "L'Écho de Soukrou", usant de métaphores pour critiquer la situation sans s'attirer les foudres des autorités.

Puis, dans la nuit du 28 au 29 décembre, le pays bascula dans l'horreur. Ce qui commença comme une tentative de coup d'État à Abidjan et Déboukéï se transforma en rébellion armée.

Une nuit, quelques jours avant les congés de Noël prévus dans l'histoire, Soukrou, ville de garnison, fut attaquée. Des tirs nourris éclatèrent, rompant le silence de la nuit. Amani, dans son garage, fut réveillé en sursaut par le crépitemment des kalachnikovs. Son oncle et sa tante, terrifiés, se terraient dans la maison, priant à voix basse. Amani, pris de panique, ne pouvait que rester prostré sur son matelas, son appareil orthopédique posé contre le mur, inutile face à la violence des armes.

La ville devint un champ de bataille. Les rebelles, qui prenaient le contrôle de plusieurs villes du centre, du nord et de l'ouest, tentèrent de s'emparer de Soukrou. Leurs revendications, portées par des mutins, étaient floues au début, mais la rumeur parlait de la gratuité de la carte d'identité nationale, un sujet sensible qui touchait au cœur de la question identitaire éburnéenne, et qui avait été une source de tension politique pendant des années.

Les combats firent rage jusqu'au petit matin. Les forces loyalistes, mieux organisées à Soukrou que dans d'autres villes, tinrent bon. Au lever du jour, la ville était meurtrie, mais pas tombée aux mains des rebelles. Cependant, une ligne de démarcation invisible venait d'être tracée. Le pays était désormais divisé en deux : le Sud, sous contrôle gouvernemental, et le Nord, sous contrôle de la rébellion. Soukrou se retrouva ville de front, sous haute tension.

Le lycée fut fermé. L'incertitude planait. Les congés de Noël n'eurent pas lieu, remplacés par une peur constante. La vie d'Amani bascula une fois de plus. Les échanges de lettres avec Marie-France à Abidjan devinrent sporadiques, la poste étant perturbée. Les communications étaient coupées ou sur écoute.

Amani, De Gozo et Monsieur Dohou, bien que sains et saufs, étaient sous le choc. Le journal du lycée, "L'Écho de Soukrou", cessa de paraître. La liberté d'expression n'était plus de mise. Le débat intellectuel sur la Négritude semblait soudain dérisoire face à la réalité des armes. Le tigre de Soyinka avait bondi, mais sur sa propre proie, son propre pays.

Dans le silence de son garage, Amani comprit la fragilité de la paix, la précarité de sa situation. Lui, le Kounois, originaire du village, fils de paysan pauvre, se retrouvait pris au piège dans un conflit qui n'était pas le sien. La rébellion, avec ses revendications touchant à l'identité, résonnait étrangement avec ses propres questions, mais la violence des moyens lui répugnait.

Les jours suivants furent remplis d'angoisse. Amani s'inquiétait pour sa famille restée à Koun-Espérance, et pour Marie-France, si loin, dans la capitale qui avait été le point de départ du chaos. Le premier trimestre s'achevait dans le chaos, et l'avenir s'annonçait plus sombre que jamais. La guerre civile venait d'ajouter un nouveau chapitre, sanglant et incertain, à son parcours déjà semé d'embûches.

La nuit de l'attaque de Soukrou laissa la ville exsangue, sous le choc. Le pays était coupé en deux. Les liaisons postales étaient devenues chaotiques, et les rares moyens de communication, comme le téléphone fixe, étaient souvent hors service ou sous surveillance. Le lycée resta fermé, prolongeant indéfiniment des "congrès de Noël" qui n'avaient de festif que le nom.

L'inquiétude d'Amani pour sa famille à Koun-Espérance et pour Marie-France à Abidjan était constante. C'est de son ami Koffi, resté à Koun-Espoir, la ville voisine, qu'il reçut les premières nouvelles plus détaillées de la capitale, via des courriers qui mettaient des semaines à arriver, passant par des circuits détournés. Koffi était à Abidjan pour un stage avant de rejoindre l'université. Ses lettres dépeignaient une atmosphère de chaos et d'incertitude.

Première lettre de Koffi, reçue début janvier :

Mon cher Amani,

Si cette lettre te parvient, sache que je vais bien, tant bien que mal. Abidjan a été le théâtre d'une violence inouïe la nuit du 29 décembre. Des tirs partout, des morts dans les rues. Des hautes autorités du pouvoir ont été tués chez eux, dit-on. La ville est sous tension, l'armée est partout, il y a des barrages à chaque coin de rue. La Coline, d'habitude si animé, est presque désert le soir. La peur se lit sur tous les visages. Les rumeurs les plus folles circulent, on parle de mercenaires, de complots. Les gens sont terrifiés. Reste prudent à Soukrou, j'apprends que les combats y ont aussi fait rage. Nous sommes coupés du monde, l'avenir de notre pays, de nos études, est flou. Prie pour nous.

Ton ami, Koffi

Cette lettre confirma les pires craintes d'Amani. Abidjan, la capitale économique, le symbole de la "perle des lagunes", était paralysée par la peur. Les rumeurs de coup d'État transformées en guerre civile étaient donc vraies.

Quelques semaines plus tard, une deuxième missive arriva, décrivant une situation qui empirait sur le plan social et économique.

Deuxième lettre de Koffi, reçue fin janvier :

Amani,

La situation ne s'arrange pas. Le pays est officiellement divisé en deux. La vie est devenue incroyablement chère. Le commerce transfrontalier est interrompu, et les denrées alimentaires se font rares et chères au marché. Tout le monde a peur des "blakoros", ces jeunes qui traînent et qui

sont parfois embrigadés dans des milices. Il y a un climat de suspicion généralisée, surtout envers les gens du Nord ou ceux qui ont l'air "étranger". L'éburnisme, ce concept politique qui nous a divisé, prend une tournure tragique. On ne sait plus qui est qui, qui est loyaliste, qui est rebelle. Les universités et les écoles sont fermées. On survit au jour le jour. Je pense à Marie-France, qui doit être très affectée par tout cela.

Courage, Koffi

Amani, lisant ces lignes, sentit une colère froide monter en lui. Ses débats avec Monsieur Dohou sur la Négritude lui revinrent en mémoire. L'affirmation de l'identité était devenue une arme politique, un outil d'exclusion qui menait désormais à la guerre. Le "tigre" n'avait pas bondi sur sa proie, il s'était auto-détruit, déchirant le tissu social du pays.

Une troisième lettre de Koffi, reçue juste avant le 14 février, apporta une note d'espoir fragile, mêlée de résignation.

Troisième lettre de Koffi, reçue mi-février :

Salut Amani,

Les choses se sont un peu calmées, du moins à Abidjan. Les combats ont cessé, mais la paix est précaire. Les forces de l'ONU et de la France sont là. On parle de négociations, d'accords de paix. Mais dans le cœur des gens, la méfiance demeure. On essaie de reprendre une vie normale, mais c'est difficile. On s'habitue à l'anormalité. Je me suis inscrit à l'université, mais les cours sont perturbés. Je vois Marie-France de temps en temps. Elle s'inquiète pour toi, pour vos parents au village. Elle m'a dit de te dire de tenir bon, qu'elle t'aime. C'est l'amour qui nous fait tenir, Amani, l'espoir que tout cela finisse un jour. Prends soin de toi, mon frère. On se reverra.

Koffi

Ces lettres, ces échos lointains de Abidjan, maintinrent Amani à flot. Elles lui donnèrent une raison de se battre, de continuer ses études malgré le chaos, malgré le lycée fermé, en révisant seul dans son garage. La guerre avait divisé le pays, mais elle ne briserait pas les liens d'amitié et d'amour qui le liaient aux siens. La nouvelle année qui s'annonçait serait celle de l'incertitude, mais Amani, le Kounois, Hadès, était prêt à affronter les ténèbres, armé de sa détermination, de ses livres, et des mots d'amour de Marie-France.

Face au chaos et aux récits de guerre de Koffi, Amani n'était pas resté silencieux. Chaque lettre reçue de Babi trouvait une réponse de sa part, des missives longues, réfléchies, qu'il écrivait avec soin sous sa lampe à pétrole. Ses mots étaient son arme, son moyen d'exprimer son désarroi, mais aussi son espoir inébranlable. Ses lettres n'étaient pas seulement des nouvelles, c'étaient de véritables essais philosophiques sur la situation tragique que traversait leur pays.

Réponse d'Amani à la première lettre de Koffi :

De Soukrou, le 10 janvier.

Mon cher Koffi,

J'ai bien reçu ta lettre. Tes mots me glacent le sang. Cette violence, ces morts... est-ce vraiment la seule voie pour se faire entendre ? Je m'interroge sur la légitimité des armes comme moyen d'expression. Le sang versé peut-il jamais justifier une revendication ? J'en doute. La violence ne fait qu'engendrer la violence. Elle divise, elle détruit, elle ne construit rien de durable.

Cependant, si les gens en sont arrivés là, au point de prendre les armes, c'est peut-être qu'avant, personne ne les écoutait. C'est peut-être le cri désespéré de ceux qui, depuis des années, se sentent exclus, oubliés, marginalisés. Je ne justifie pas les armes, non, mais je pense que pour éviter une telle extrémité, il aurait fallu écouter, bien avant, celui qui se sent exclu, celui qui dit avoir mal. Ignorer la douleur de l'autre, c'est planter les graines de la rébellion.

Ici, à Soukrou, c'est tendu. Mais je m'accroche à l'idée que le dialogue doit reprendre. L'encre doit remplacer les armes. Courage, mon ami.

Avec affection,

Amani (Hadès le Kounois)

Amani, dans ses écrits, essayait de comprendre l'incompréhensible. Il ne prenait pas parti pour un camp ou l'autre, mais pour l'humain, pour la paix.

Réponse d'Amani à la deuxième lettre de Koffi :

De Soukrou, le 17 février.

Koffi,

Tes descriptions de la vie chère et de la suspicion ambiante me font de la peine. La peur de l'autre, cette méfiance qui s'installe... voilà le vrai drame. La guerre nous pousse à voir un ennemi en chaque personne différente. C'est là que réside le danger. Les "blakoros", comme tu les appelles, ont peut-être des raisons d'être en colère, mais l'embrigadement et la violence ne sont pas la solution.

Je suis convaincu que la réconciliation des positions est possible. Elle passe par la reconnaissance mutuelle. Il faut que les "blakoros" se sentent inclus, qu'ils aient une place dans la société, pas seulement comme des gueux qu'on peut manipuler. L'écoute, l'empathie, ce sont des mots faibles face aux kalachnikovs, j'en ai conscience, mais ce sont les seuls qui permettront de reconstruire quelque chose de solide après cette folie.

Tiens bon, on ne doit pas perdre espoir.

Ton ami, Amani

Ces lettres, pleines d'une sagesse qui dépassait son jeune âge, étaient le reflet de son propre parcours. Lui, le handicapé pauvre du village, avait toujours dû se battre pour être écouté, pour

exister. Il comprenait le sentiment d'exclusion, mais il avait choisi les mots, les études, la résilience, plutôt que la colère violente.

Réponse d'Amani à la troisième lettre de Koffi :

De Soukrou, le 5 janvier.

Cher Koffi,

Les nouvelles d'accalmie sont un baume sur mon cœur inquiet. L'amour dont tu parles, l'amour pour Marie-France, pour nos familles, pour notre pays, c'est ce qui nous sauvera. C'est l'essence même de notre "tigritude", si je reprends mes débats avec Monsieur Dohou : pas une proclamation, mais une action d'amour, de résilience.

La paix reviendra, j'en suis certain. Mais elle sera fragile. Nous, la jeunesse, aurons la responsabilité de reconstruire ce pays fracturé. De faire en sorte que chaque voix compte, que personne ne se sente de nouveau exclu au point de prendre les armes. Nous devons écouter la douleur de l'autre, la comprendre, l'apaiser.

Je continue à réviser seul dans mon coin, pour être prêt quand le lycée rouvrira. Pour être digne de l'amour de Marie-France, de l'amitié de De Gozo et de toi, de la fierté de mes parents. L'espoir est notre devoir. On se reverra bientôt.

Avec toute mon affection,

Amani

À travers ces correspondances, Amani, le Kounois, le redoublant, le boiteux, se révélait être un penseur, un pacifiste, un bâtisseur d'espoir dans un pays en ruines. Ses lettres étaient le témoignage d'une génération qui, malgré la guerre, refusait de sombrer dans le désespoir et la haine.

Chapitre 12 : Zékinan et la plume satirique

Les cours reprirent enfin fin février, après des mois d'interruption forcée. Le lycée de Soukrou n'était plus le même. L'atmosphère était lourde, empreinte de méfiance et de suspicion. La guerre, bien que les combats majeurs aient cessé dans la région, avait laissé des cicatrices invisibles. Les élèves et les professeurs se regardaient avec prudence, chacun se demandant qui, dans sa famille ou ses connaissances, avait été touché, ou pire, de quel côté il se trouvait politiquement.

La liberté d'expression avait cédé la place à l'autocensure. Au niveau du journal du lycée, "L'Écho de Soukrou", il était désormais difficile, voire dangereux, de donner une opinion contraire à la condamnation officielle et unanime de la rébellion. Monsieur Dohou, bien que prudent, encourageait ses jeunes rédacteurs à continuer à écrire, mais avec intelligence.

Face à cette chape de plomb, les écrits d'Amani, Hadès le Kounois, se firent satiriques. Il utilisa l'humour, l'ironie et les métaphores pour contourner la censure et faire passer ses idées sur l'absurdité de la situation. Ses articles, bien que voilés, étaient toujours aussi percutants.

Mais un jour, Amani alla trop loin. Agacé par l'attitude de son professeur d'histoire-géographie, Monsieur Gnamien, un homme notoirement connu pour ses positions extrêmes et son soutien inconditionnel au pouvoir en place, Amani écrivit un article féroce. Monsieur Gnamien était brutal dans ses propos, n'hésitant pas à humilier publiquement les élèves qui ne partageaient pas son opinion.

Dans un écrit cinglant, Amani traita son professeur de **Zékinan**. Zékinan était un personnage brutal, obtus et violent, dans un court métrage d'animation ivoirien très populaire. L'analogie était claire pour tous les élèves. L'article fit l'effet d'une bombe dans le lycée. Les rires fusaient dans les couloirs, mais l'amusement se mêlait à la peur.

Monsieur Gnamien entra dans une colère noire. Il se doutait bien d'où venait l'attaque. Il exigea la fermeture immédiate du journal et accusa Amani et l'équipe de rédaction d'être des "rebelles intellectuels". La chasse aux sorcières commença. Il rechercha tous ceux qui écrivaient dans le journal, menaçant, interrogeant.

Le professeur d'histoire était prêt à tout pour trouver l'identité de Hadès le Kounois. Il savait qu'Amani était le rédacteur en chef officieux, l'homme clé. Il essaya plusieurs fois de corrompre Amani, lui promettant de bonnes notes, une orientation facile, de l'argent même, s'il lui donnait le nom de la personne qui avait écrit l'article, ou s'il avouait publiquement.

— Dis-moi qui est Hadès, et je ferai de toi un roi au lycée, lui glissa-t-il un jour dans un couloir, un sourire carnassier aux lèvres.

Amani refusa obstinément, le cœur au bord des lèvres. Il ne vendrait pas ses amis, et surtout, il ne se vendrait pas lui-même. Mais il avait la peur au ventre. Monsieur Gnamien était puissant, lié aux autorités locales. Si l'un de ses amis, sous la pression ou la peur, vendait la mèche, Amani était fini. Il risquait non seulement d'être exclu du lycée, mais pire, d'être accusé de subversion politique en ces temps troublés.

La situation était intenable. Le tigre, cette fois, avait bondi sur un prédateur bien plus dangereux que lui. Amani, le Kounois, se retrouvait pris dans un étau, sa plume satirique se retournant contre lui.

Chapitre 13 : L'Écho des Tambours et des Voix

Le journal du lycée ne se limitait pas aux articles écrits. Grâce à une collaboration avec la radio locale de Soukrou, chaque mercredi après-midi était consacré à la lecture des poèmes des élèves sur les ondes. Ah, cette époque de ferveur créative ! Les jeunes poètes rivalisaient d'ingéniosité, passant du romantisme le plus échevelé à l'engagement politique le plus fervent, pour donner une voix à leurs espoirs, leurs peurs, et souvent, pour répondre aux poèmes de leurs rivaux ou amis. Amani, Hadès le Kounois, y participait activement, sa voix grave portant ses mots au-delà des murs du lycée, dans les foyers de Soukrou.

Voici un exemple de deux poèmes engagés, extraits de ces sessions radiophoniques, où l'un donne une réponse cinglante à l'autre, reflétant les tensions et les espoirs de l'époque :

Poème 1 : L'Appel du Tambour (par De Gozo)

(Lu sur les ondes un mercredi après-midi, voix vibrante)

Quand le pays saigne, que le tambour appelle,
Qui répond à l'écho de la terre maternelle ?
Les fils de la patrie se dressent sans peur,
Contre ceux qui sèment la haine et la terreur.

Certains parlent de paix, de dialogue, d'écoute,
Mais les armes, mes frères, sont l'unique route
Pour chasser les démons, les traîtres, les rebelles,
Qui veulent déchirer notre histoire si belle.

Le cœur de la nation bat au rythme des armes,
Assez de pleurs, assez de fausses alarmes !
Le tigre ne proclame pas, il bondit, c'est vrai,
Mais quand sa maison brûle, il rugit pour la paix.

Le devoir nous appelle, l'honneur est notre guide,
Pour que jamais la peur notre âme ne liquide.
Soukrou restera fière, le Sud restera debout,
Contre les imposteurs, contre le chaos flou.

Poème 2 : Le Chant du Kounois (par Hadès le Kounois)

(Lu la semaine suivante, avec une émotion contenue mais ferme)

Le tambour appelle, mais pour quelle danse macabre ?
Celle du sang versé sur la terre avare ?
Les fils de la patrie se déchirent sans fin,
Nourrissant de leur haine le funeste destin.

Tu parles d'armes, de haine, de chemin unique,
Mais la paix n'est pas le fruit d'une arme cynique.
Le tigre bondit, oui, pour sa survie, sa faim,
Mais l'homme civilisé dialogue jusqu'à la fin.

Si la maison brûle, ce n'est pas par hasard,
C'est que l'architecte a failli, trop avare
D'écouter, de justice, d'égalité promise,
Laissant pourrir la plaie que chacun méprise.

Assez de ces discours qui divisent et qui tuent,
L'honneur n'est pas dans l'arme, mais dans la vertu
De tendre la main, d'écouter la douleur,
Avant que la patrie ne soit morte de peur.

Le Kounois, le gueux, l'exclu,
Aussi a une voix, aussi a son héros.
C'est dans le dialogue, la conciliation, l'amour,
Que l'on bâtira le vrai, le juste retour.

La Réplique de De Gozo : Un Poème au Cœur de la Tempête

(Lu avec une intensité ardente, l'esprit combatif palpable)

Souffle le vent de l'histoire, et les tambours résonnent,
Si nous ne brandissons pas l'arme, c'est la paix que nous trahissons.
Rebelles aux pensées floues, qui courent après un mirage,
Votre lâcheté s'immisce, semant le désavantage.
L'utopie d'un dialogue est un doux rêve,
Mais face au chaos, le courage s'élève.
N'ignorez pas l'appel des ancêtres, du sang versé,
Car dans la lutte, mes frères, se trouve notre vérité.
Ne vous laissez pas berner par les mots enjôleurs,
Le temps de l'attente est révolu, le rançon est notre ardeur.
Cesser de pleurer, agir est notre choix,
Pour l'honneur, pour notre terre, pour chaque voix.

L'unité dans le combat, la fierté de nos racines,
Contre les menteurs, contre ceux qui nous dictent nos destins.

La Réponse du Kounois : Un Appel à l'Unité

(Lue avec une profondeur contemplative, empreinte de sagesse)

De Gozo, l'ardeur te guide, mais où va ce chemin ?
Les tambours résonnent, mais les cœurs restent en vain.
Es-tu prêt à déchirer les âmes, à éteindre la flamme,
D'un peuple qui aspire à un futur sans drame ?
Les armes, mes amis, ne peuvent construire,
Elles ne laissent que des larmes et des souvenirs à fuir.
Unissons-nous donc sous l'arbre à palabre,
Là où chaque voix trouve écho, où la colère se sabre.
La terre maternelle ne s'épanouit que dans l'écoute,
L'apaisement ne se trouve pas au fond de cette joute.
Nos blessures sont nombreuses, nos préoccupations sont réelles,
Écoutons-nous, construisons un avenir qui soit essentiel.

L'Intervention de Monsieur Dohou : Sagesse et Rappel Historique

(Lue avec une voix douce et apaisante, empreinte d'un savoir ancien)

Mes chers compatriotes, écoutez l'histoire qui résonne,
Ne laissez pas les tambours seuls diriger la saison.
Nous avons lutté, pleuré, et nos âmes portent encore,
Les plaies du passé qui nous hantent, qui implorent.
La rébellion peut être un cri, mais le patriotisme est un choix,
Ce sont les liens qui nous unissent qui nous rendent forts, vois.
Rappelons-nous de notre héritage, des luttes qui nous ont forgés,
Et construisons un demain où nos fils seront en paix.
L'arbre à palabre n'est pas qu'un lieu de dialogue,
C'est l'écrin de nos rêves et l'espoir en monologue.
Parlons avec amour, tendons la main à l'autre,
Car seul dans l'unité, mes frères, nous serons de véritables apôtres.

Conclusion : Un Voyage Poétique vers l'Avenir

Ainsi s'acheva cette joute verbale radiophonique, mêlant tensions et espérances. Dans la radio de Soukrou, résonnait une profonde vérité : le chemin vers l'avenir n'est pas pavé de haine, mais d'écoute, de dialogue et d'une réflexion commune sur les épreuves déjà traversées. La voix de chaque poète, du Kounois à De Gozo, contribua à construire une mosaïque complexe, où la lutte

pour la paix et la justice nécessitait le courage d'affronter le passé, tout en ouvrant la porte à un avenir meilleur pour tous.

Chapitre 14 : Discussions avec Monsieur Doumbia

Dans un coin tranquille de la bibliothèque de Soukrou, les après midi de mercredi surtout ; s'étiraient en échanges fervents entre Amani, élève curieux, et Monsieur Doumbia, professeur de philosophie réputé pour sa sagesse et son sourire apaisant. Au fil des semaines, les discussions sur l'Afrique noire devinrent un rituel, abordant des sujets graves tels que la mort tragique de Jonas Savimbi et la crise humanitaire en République Démocratique du Congo.

Amani, avide de plongées dans le passé et le présent de son continent, posait des questions qui initiaient des débats riches et profonds. Monsieur Doumbia, avec sa voix posée, opposait toujours des penseurs classiques comme Machiavel à des figures contemporaines comme Petit Bodiel d'Hampaté Bâ.

« Machiavel peut enseigner la stratégie et l'ambition politique, mais n'oublie pas, Amani, que notre culture a également sa richesse, ses voix qui parlent de bonté et de partage, » disait-il souvent, ses yeux pétillants derrière ses lunettes.

En période de découragement face à l'état de leurs nations, Monsieur Doumbia n'hésitait pas à citer l'extrait poignant de "L'Étrange Destin de Wranglin", rappelant à Amani que, bien que les temps soient durs, l'espoir et la résistance étaient des réponses valables face à l'adversité.

Un soir, alors que le soleil brillait haut dans le ciel, Amani demanda au professeur de lui parler d'un auteur qu'il avait entendu mentionner : Soni Labou Tansi. Monsieur Doumbia, heureux de l'intérêt porté par son élève, commença à résumer "L'anté-peuple".

« Dans ce roman, » expliqua-t-il, « Tansi dépeint un monde où les personnages sont confrontés à des luttes internes et externes, symbolisant l'errance de l'Afrique face à ses blessures historiques. L'œuvre questionne l'identité, la colonisation et les défis contemporains de la société africaine. Les protagonistes cherchent leur place dans un monde qui semble souvent les ignorer, un 'anté-peuple' sans voix, sans reconnaissance. »

Amani écoutait attentivement, un mélange de fascination et de mélancolie dans sa voix. « C'est un appel à la prise de conscience, n'est-ce pas ? Une nécessité pour les peuples de s'unir et de revendiquer leur identité ? »

Monsieur Doumbia hocha la tête. « Exactement, Amani. L'écrivain nous pousse à réfléchir sur nous-mêmes et sur notre rôle en tant qu'Africains dans un monde où notre histoire est souvent minimisée. »

Leurs échanges nocturnes sur l'Afrique, enrichis par la littérature, la philosophie et l'histoire, devenaient un véritable voyage intellectuel, poussant Amani à comprendre non seulement son

passé, mais aussi son avenir en tant qu'individu engagé. Chaque discussion était une nouvelle étape, un pas vers une conscience éveillée, une promesse de transformation.

Option 15 : Le mystère et la tension

Ce deuxième trimestre tire à sa fin. Un trimestre mouvementé où Amani, trouvait son répit dans le calme de la bibliothèque. Un après midi, alors qu'il était absorbé dans la lecture, quelqu'un l'effleura. C'était à peine perceptible comme si cette personne voulait passer inaperçu. Alimata ! Amani retint son souffle. Pourquoi Alimata, la fille la plus silencieuse de l'école, l'effleurait-elle de cette manière ? Ce n'était pas un accident. Il tourna lentement la tête.

Elle était là, les yeux baissés, une mèche de cheveux cachant son visage. Elle ne dit rien, mais lui tendit discrètement un petit morceau de papier plié.

Avant qu'Amani ne puisse dire un mot, elle s'éloigna aussi silencieusement qu'elle était apparue, disparaissant entre les rayonnages, laissant Amani seul avec son cœur qui s'emballait et le mystérieux message.

D'une main tremblante, Amani déplia le papier. L'écriture était fine et appliquée. Il lut les mots silencieusement :

"J'ai lu ton poème: Un Appel à l'Unité et je voudrais qu'on en discute demain entre midi et deux si tu le veut."

Amani relut le message, stupéfait. Son poème, qu'il avait lu sur les ondes de la radio Soukrou, n'était pas passé inaperçu. Et Alimata, de toutes les personnes, l'avait lu et voulu en parler. Une vague de curiosité et d'appréhension le submergea. Le calme de la bibliothèque venait de prendre une tournure inattendue.

La cloche de midi sonna, libérant les étudiants dans l'agitation habituelle de la pause déjeuner. Amani, cependant, n'avait pas faim ; une nervosité diffuse remplaçait son appétit. Il se dirigea vers le lieu de rendez-vous convenu, un banc isolé derrière le bâtiment des sciences, loin des regards indiscrets.

Alimata l'attendait déjà.

Sa présence détonnait avec l'environnement scolaire. Elle portait une robe d'été légère, d'un jaune safran éclatant qui contrastait magnifiquement avec sa peau d'ébène et captait la lumière de l'après-midi. Le tissu fluide épousait ses mouvements tandis qu'elle se tournait vers lui. Ses cheveux, d'habitude sagement attachés, étaient lâchés, formant une cascade de tresses soigneusement arrangées qui tombaient sur ses épaules nues.

Alors qu'il s'approchait, un parfum subtil et enivrant parvint à ses narines. Ce n'était pas l'odeur sucrée et lourde que mettaient les autres filles de l'école. C'était une fragrance fraîche, un mélange délicat et presque discret de fleur d'oranger et de vétiver, qui l'invitait inconsciemment à se rapprocher.

Elle lui offrit un sourire timide, et le monde autour d'Amani sembla ralentir.

« Bonjour, Amani, » dit-elle.

Sa voix était suave, exactement comme il l'avait imaginée : douce, avec un léger accent mélodieux qui donnait à chaque mot une importance particulière. Elle n'était pas forte, mais chaque syllabe était claire, posée, comme si elle pesait chacun de ses mots. C'était une voix qui apaisait et intriguait à la fois.

« J'espère que tu as pu venir sans problème, » ajouta-t-elle, l'invitant à s'asseoir à côté d'elle sur le banc de pierre.

Amani, subjugué par ce spectacle visuel et olfactif inattendu, parvint à peine à articuler une réponse, oubliant un instant la raison de leur rencontre. « Oui... oui, très bien. » Le trimestre mouvementé semblait soudain très lointain.

Alimata sourit, un éclair de malice dans le regard, et lui lança : « Ebinto, ce n'est pas ta Murielle. »

Amani cligna des yeux, déconcerté par la référence à un personnage de fiction qu'il connaissait bien. « Pardon ? »

« Le héros de *Les Frasques d'Ebinto* de Amadou Koné, » précisa-t-elle de sa voix suave, avec une patience infinie. « Il est tiraillé entre l'amour et le devoir, entre l'appel de son cœur pour la femme qu'il aime et les traditions qui l'étouffent. Ton poème, *Un Appel à l'Unité*, m'a fait penser à lui. »

Amani s'éclaircit la gorge, soudain moins concentré sur le parfum de fleur d'oranger et plus sur la profondeur de son analyse.

« Le poème ne parle pas d'amour romantique, Alimata, » expliqua-t-il, reprenant contenance. « Il parle de la division. De la cour de notre école, de notre pays, où les gens se regroupent par affinité, par ethnie, par religion, et où les murs invisibles deviennent plus hauts que les bâtiments. »

Alimata hocha la tête, ses yeux noisette fixés sur les siens, reflétant une compréhension qui le surprit.

« C'est là que réside la force, » rétorqua-t-elle doucement. « Ebinto cherche son unité personnelle face aux forces extérieures. Toi, tu appelles à une unité collective. Ton vers sur le 'fleuve unique qui abreuve mille rives'... c'est puissant. Mais utopique, non ? »

« Je l'espère, » répondit Amani avec ferveur. « Je crois que la littérature a le pouvoir de semer des graines. Si chacun de nous y voit un rappel de notre humanité commune, peut-être qu'un jour, les murs s'effondreront. »

Elle sourit de nouveau, et cette fois, c'était un sourire d'approbation sincère. « Tu es un idéaliste, Amani. C'est rafraîchissant. »

Ils restèrent un instant silencieux, le bruit lointain de la vie scolaire semblant lointain. Le poème, *Un Appel à l'Unité*, avait créé un pont inattendu entre deux âmes solitaires, un pont bien plus solide que les bancs de pierre sur lequel ils étaient assis. Le trimestre mouvementé prenait une tournure inattendue, promettant bien plus que du simple répit dans le calme d'une bibliothèque.

L'ombre du banc s'allongeait, signe que la pause touchait à sa fin. Le dialogue, riche et stimulant, laissait place à un silence confortable, rempli de la promesse d'une connexion nouvelle.

L'atmosphère, d'abord empreinte de tension et de mystère, s'était muée en une complicité douce et inattendue.

Alimata fut la première à bouger, brisant la quiétude. Avec une grâce naturelle, elle se leva, sa robe jaune safran dansant autour d'elle une dernière fois. Elle se tourna vers Amani, qui la regardait, immobile.

Elle lui tendit la main, un geste simple mais chargé de sens, pour l'aider à se lever du banc de pierre. Le contact fut bref mais électrique, ses doigts effleurant les siens.

Ses yeux rencontrèrent ceux d'Amani, et son sourire s'élargit, plein de chaleur.

« Tu sais, » dit-elle de sa voix suave, avec une pointe d'espièglerie, « tout le monde m'appelle Alimata, mais j'aimerais que tu m'appelles désormais **Alima**. »

C'était une invitation, une marque de confiance qui réduisait la distance formelle qui existait entre eux.

Amani se leva, le cœur battant un rythme effréné qui n'avait rien à voir avec l'agitation du trimestre. Des sentiments de surprise, de joie et d'anticipation se mêlaient en lui. La surprise de cette rencontre fortuite et de la profondeur de leur échange. La joie d'avoir été vu et compris, non pas pour le lycéen solitaire qu'il était, mais pour l'idéaliste qui avait écrit *Un Appel à l'Unité*. Et l'anticipation d'une suite possible, d'une amitié naissante qui promettait d'être bien plus significative que n'importe quel cours.

« D'accord, Alima, » répondit-il, sa voix ferme, un sourire éclatant aux lèvres.

Elle hocha la tête, satisfaite, et commença à s'éloigner d'un pas léger, le parfum de fleur d'oranger et de vétiver s'attardant un instant avant de s'estomper. Amani la regarda partir, sachant pertinemment que le répit qu'il cherchait dans le calme de la bibliothèque avait pris une nouvelle dimension, bien plus vivante et palpitante.

Chapitre 16 : Le départ inattendu de Marie France

Amani était encore dans les nuages, l'écho de la voix douce d'Alima et le souvenir de son sourire persistaient dans son esprit le lendemain matin. Le monde semblait plus léger, plein de nouvelles possibilités.

Cependant, alors qu'il ouvrait son casier, une enveloppe familière, ornée de l'écriture ronde et élégante de Marie-France, capta son attention. La joie du matin s'estompa instantanément, remplacée par une appréhension glacée. Marie-France était sa confidente de longue date, une amie précieuse qui avait toujours été là.

Il ouvrit la lettre, ses yeux parcourant les lignes tracées à la main.

Lundi 21 mars,

Cher Amani,

Si tu lis ces lignes, c'est que je suis déjà loin, en route pour l'aéroport. C'est avec le cœur lourd et rempli de regrets que je t'écis ces mots d'adieu précipités.

Tu connais la situation, les tensions qui montent, cette instabilité rampante qui nous ronge. Mes parents ont décidé que c'était trop risqué. Nous partons pour l'Allemagne. Tout s'est passé si vite, une décision prise hier soir, un départ ce matin à l'aube.

Je suis désolée de ne pas avoir pu te dire au revoir en personne. C'est ce qui me fait le plus mal. Ne pas pouvoir te serrer dans mes bras une dernière fois, ne pas pouvoir partager un dernier éclat de rire, ou même juste un dernier instant de silence complice.

Je regrette de devoir te laisser ici, dans ce climat incertain, et de ne pas pouvoir être là pour toi comme tu l'as toujours été pour moi. J'aurais tant voulu que les choses se passent autrement, que notre amitié ne soit pas interrompue si brutalement par des circonstances sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle.

Prends soin de toi, Amani. Ne perds jamais ton idéal, celui-là même qui t'anime et qui te rend si spécial. Continue d'écrire, continue d'espérer.

Tu me manqueras terriblement.

Avec toute mon affection et mes regrets éternels,

Marie-France

Au fur et à mesure qu'Amani lisait la lettre, ses sentiments passaient par une série de vagues tumultueuses.

D'abord, la sidération. Le choc de l'annonce fut brutal. L'Allemagne ? Maintenant ? Sans un au revoir ?

Puis, une profonde tristesse. Marie-France était une constante dans sa vie, un pilier de stabilité, et elle disparaissait subitement, emportée par les soubresauts du pays qu'il aimait tant. C'était une perte personnelle, vive et douloureuse.

Enfin, une colère sourde et impuissante monta en lui. Colère contre cette situation politique et sociale qui détruisait les liens, forçait les gens à fuir, et transformait les amitiés en souvenirs amers.

Il froissa doucement la lettre dans sa main, le contraste entre l'espoir naissant de sa rencontre avec Alima la veille et le désespoir soudain de ce départ inattendu le frappant de plein fouet. Le trimestre mouvementé venait de prendre une tournure dramatique, rappelant à Amani que le monde extérieur, avec toute sa dureté, ne s'arrêtait jamais, pas même pour les doux débuts d'une nouvelle histoire.

La journée qui suivit fut un calvaire pour Amani. Le ciel de Soukrou lui parut exceptionnellement gris, et l'ambiance du lycée, d'habitude refuge de calme, l'irritait au plus haut point. La lettre de Marie-France avait jeté une ombre épaisse sur l'optimisme fragile né de sa rencontre avec Alima.

Tout l'agaçait : le bruit des pas dans les couloirs, les rires insoucians de ses camarades, le ton monocorde du professeur. Il traîna son chagrin et sa colère contenue de cours en cours, cherchant désespérément la fin de la journée pour se réfugier dans son havre de paix : la bibliothèque.

Il s'y rendit dès la dernière cloche. C'était l'endroit idéal pour ruminer son amertume, entouré du silence feutré des livres. Il s'installa à sa place habituelle, rouvrit son livre, mais les mots n'avaient plus de sens. L'image du sourire d'Alima se superposait au visage triste de Marie-France, un contraste douloureux qui lui vrillait le cœur.

Alors qu'il était perdu dans ses pensées sombres, plongé dans une morosité profonde, une présence familière se glissa derrière lui. Il sentit un souffle léger, suivi d'un contact fugace et délicat.

Alima lui **chatouilla doucement l'oreille avec une mèche de ses tresses.**

« Alors, l'idéaliste, perdu dans tes pensées ? » murmura-t-elle, sa voix suave teintée d'amusement. C'était sa manière de le taquiner, un geste de complicité qui, d'habitude, l'aurait fait sourire.

Mais aujourd'hui, l'irritation d'Amani était trop vive. Il sursauta, refermant son livre brutalement, et se tourna vers elle, le visage fermé.

« Pas aujourd'hui, Alima, » lâcha-t-il d'une voix brusque, regrettant immédiatement le ton de sa réponse en voyant son visage surpris.

Alima s'immobilisa, son sourire s'effaçant pour laisser place à l'inquiétude. L'atmosphère joyeuse et légère de la veille s'évapora instantanément, remplacée par une tension palpable. Elle s'assit en face de lui sans un mot, ses yeux l'interrogeant silencieusement.

Amani sentit le poids de sa frustration s'effondrer. Il ne pouvait pas lui cacher ce qui le tourmentait. Il sortit la lettre froissée de sa poche et la posa sur la table.

« Marie-France, une amie de toujours... Elle est partie ce matin, » confessa-t-il, sa voix se brisant légèrement sous le coup de l'émotion contenue. « Pour l'Allemagne. La situation au pays... ils ont eu peur. »

Alima prit la lettre, la lissant doucement avant de lire les mots d'adieu. Son visage refléta instantanément de la compassion. Elle reposa la lettre et posa délicatement sa main sur l'avant-bras d'Amani.

« Oh, Amani, je suis tellement désolée, » dit-elle, sa voix suave emplie d'une sincérité réconfortante. « C'est terrible... de perdre quelqu'un si soudainement, surtout à cause de ce climat de peur. »

Elle ne chercha pas à minimiser sa douleur, elle l'accueillit.

« Je comprends ta colère, » continua-t-elle doucement, ses yeux fixant les siens. « Mais n'oublie pas ce que tu as écrit dans ton poème. Ces divisions, ces départs forcés... c'est exactement ce contre quoi tu t'insurges. Ta tristesse est légitime, mais ne la laisse pas éteindre ta lumière. »

Le contact de sa main et la douceur de ses mots agirent comme un baume sur le cœur endolori d'Amani. Pour la première fois de la journée, l'irritation fit place à un sentiment d'apaisement. Il n'était plus seul avec son chagrin.

« Merci, Alima, » murmura-t-il, un semblant de sourire aux lèvres, sentant le fardeau s'alléger un peu. Le trimestre restait mouvementé, mais peut-être, juste peut-être, qu'ensemble, ils pourraient trouver un moyen de maintenir l'unité, même face à l'adversité.

Chapitre 17 : L'année scolaire touche à sa fin, le soutien de Alima

L'année scolaire touchait à sa fin, et le bulletin d'Amani, affichant un solide 14/20 de moyenne, témoignait d'un effort acharné pour garder le cap malgré les tourments personnels. Ce succès, il le devait en grande partie au soutien indéfectible d'Alima.

Leur amitié s'était épanouie. Alima était devenue une présence constante, une source de réconfort inestimable. Sa gentillesse allait au-delà des mots : tantôt, elle surprenait Amani en prenant discrètement en charge sa lessive, laissant ses vêtements propres et repassés dans son casier ; tantôt, elle apparaissait avec des sachets de friandises locales pour égayer ses longues sessions de révision à la bibliothèque. Sa sollicitude était un baume pour son cœur endolori par le départ de Marie-France et les incertitudes du pays.

Mais le destin, dans son ironie cruelle, réservait à Amani une épreuve supplémentaire, bien plus douloureuse que les adieux forcés ou les matières scolaires. Alima, dans sa candeur et sa confiance absolues, venait souvent lui parler de son béguin naissant pour Richard, le fils du Préfet.

Elle lui racontait tout cela avec une excitation non dissimulée, les yeux pétillants, sa voix s'accélérait légèrement, oubliant toute sa réserve habituelle. Chaque mot était un coup de poignard pour Amani. Il l'écoutait, un sourire forcé collé aux lèvres, masquant le chagrin profond qui l'étreignait. Il faisait semblant d'être ravi pour elle, de lui donner des conseils avisés, tout en ressentant une jalousie amère et une douleur sourde.

Chapitre 18 : Que choisir pour le futur ; la correspondance avec Koffi

Il déversait son cœur et ses tourments dans les lettres qu'il envoyait à son ami Koffi, qui était inscrit à la faculté de droit à l'université Daloa. Il racontait l'année difficile, le départ de Marie-France, et le nouveau tourment causé par les confidences d'Alima. Il expliquait à Koffi comment il devait masquer ses propres sentiments pour écouter Alima parler de Richard.

Koffi, dans sa réponse, rappelait à Amani l'importance de rester concentré sur ses études, soulignant que les histoires de cœur passaient, mais que le travail scolaire était essentiel pour son avenir. Il l'encourageait à se souvenir de ses objectifs et à ne pas laisser ses émotions le distraire de l'école.

Amani lisait les mots de Koffi et savait qu'il avait raison. Pourtant, l'idée de l'année scolaire à venir, où il devrait continuer à naviguer entre son amitié avec Alima et ses sentiments cachés, s'annonçait comme un défi de taille.

C'est dans ce tumulte, entre le combat envers lui-même à la recherche de son chemin et l'interrogation sur son monde que Amani s'ouvrit à son ami et frère Koffi par une lettre :

Soukrou, ce 20 juin

Cher Koffi,

J'espère que tu vas bien et que tes révisions se passent bien. Pour moi, c'est l'effervescence habituelle d'avant-examen. Le stress monte, mais je me sens prêt. Alima m'aide beaucoup, son soutien a été précieux cette année. Je gère la situation, comme tu me l'as conseillé.

Mais l'objet de ma lettre est ailleurs. À quelques jours du grand saut, je pense beaucoup à l'après-bac. J'ai pris ma décision, Koffi. Je veux faire le droit.

Tu te souviens de toutes ces injustices dont nous avons été témoins ? Des gens sans défense écrasés par le système, par les puissants ? Je ne peux plus juste me contenter d'observer. Je veux devenir avocat, utiliser les lois comme un bouclier pour défendre les plus faibles, ceux qui n'ont pas de voix, ceux qui, comme la famille de Marie-France, sont victimes d'un pays instable.

C'est mon ambition. Défendre l'unité et la justice, non plus seulement avec des poèmes, mais avec des faits, des arguments juridiques solides.

J'attends ton avis avec impatience, mon frère.

Amani !

En écrivant ces lignes, Amani est convaincu de son choix, il ressent une vocation profonde. Il croit fermement au pouvoir de la justice et du droit pour changer les choses. Il voit dans cette voie un moyen concret de lutter contre l'injustice qui l'affecte personnellement.

Mais la réponse de Koffi n'était pas de cet avis. Les mots de Koffi sèment le doute dans son esprit. Il connaît la justesse de l'analyse de son ami sur la réalité du système juridique. Il ressent une certaine frustration face au pragmatisme de Koffi qui semble minimiser la portée de ses ambitions. Les mots sur la philosophie et la dénonciation par la pensée l'interpellent profondément. Il se retrouve face à un dilemme entre l'action concrète du droit et la puissance de la pensée philosophique.

Lettre de Koffi à Amani

Daloa, ce 22 juin

Cher Amani,

Content de savoir que tu es prêt pour le bac et que tu gères tes émotions. Reste concentré jusqu'au bout.

J'ai lu ton projet avec attention. C'est noble, très noble. Cela te ressemble, Amani, de vouloir aider les autres. Mais le droit... méfie-toi, mon ami. Le droit est parfois cruel envers les pauvres, tu le sais. Les lois sont souvent faites par et pour les puissants. Les avocats se battent avec leurs moyens, mais le système est rigide, et l'argent a souvent le dernier mot.

Je te conseillerais plutôt de faire la philosophie.

Oui, la philosophie. C'est là que réside ta force. Dénoncer ce qui n'est pas juste par la pensée, par l'écriture, par l'analyse critique. Cela reflète plus ta personnalité, ton âme d'idéaliste pur, que les arcanes froides et pragmatiques du droit.

Tu es un penseur, pas un homme de lois strictes. Continue à écrire tes poèmes, mais avec les outils de la philosophie pour dénoncer le monde. C'est là que tu seras le plus utile.

Réfléchis bien.

Ton ami, Koffi

Chapitre 19 : Le dernier virage avant les examens

Il ne restait qu'une semaine avant les épreuves du Bac. Amani se sentait prêt :

- En philosophie il fera une dissertation
- En français, ce sera une dissertation littéraire
- Un commentaire composé en histoire et une dissertation en géographie
- En anglais et en allemand, le mot d'ordre est de limiter les dégâts.

La semaine précédant l'examen du Baccalauréat fut pour Amani une période de tensions intérieures extrêmes, un mélange paradoxal de concentration intense et d'une lassitude profonde. La lettre de Koffi avait semé une graine de doute dans son esprit, opposant son idéal d'action juridique à la puissance plus subtile de la pensée philosophique. Son désir de justice, autrefois pur et simple, était désormais complexe et tourmenté.

Il passait ses journées et ses soirées plongé dans les révisions, mais son esprit s'égarait souvent. Il se retrouvait à osciller entre une concentration studieuse sur les formules mathématiques et les

dates historiques, et des moments de rêverie où il se projetait en tant qu'avocat luttant contre l'injustice, ou en tant que philosophe dénonçant les maux de la société. Le départ de Marie-France et l'amour unilatéral pour Alima, qui elle-même était fascinée par un autre, alimentaient ses réflexions. Ces tourments émotionnels se superposaient à la pression des examens, créant un brouillard mental qui ne le quittait jamais tout à fait.

Malgré tout, le soutien d'Alima restait son point d'ancrage. Sa simple présence à la bibliothèque, ses regards complices, ses petits gestes d'affection, apaisaient un peu la tempête qui faisait rage en lui. Mais les confidences sur Richard, le fils du préfet, continuaient de raviver la douleur, faisant de chaque instant de réconfort un rappel amer de ce qui lui était inaccessible. Il souriait et acquiesçait, tout en ressentant un pincement au cœur qui l'empêchait de se concentrer pleinement.

La veille de l'examen, il se sentait à la fois épuisé et paradoxalement serein, comme un soldat qui s'apprête à entrer en guerre. Il avait tout donné, mais les enjeux personnels avaient rendu cette bataille bien plus complexe que la simple réussite scolaire.

Chapitre 20 : La lettre de Marie-France qui vient saccager la mélancolie

Lettre de Marie-France à Amani

Allemagne, ce 25 juin

Cher Amani,

C'est avec un peu de retard que je t'écris, car l'adaptation est un peu plus difficile que prévu. Tout ici est si différent... Les rues sont calmes et propres, mais il y a une sorte de froideur dans l'air, une distance que je n'arrive pas à surmonter. La petite ville où nous vivons est charmante, avec ses maisons à colombages et ses toits pentus, mais je n'y retrouve pas la chaleur humaine que l'on a chez nous. Je me promène dans les rues, et les visages que je croise me sont étrangers, leurs voix inconnues. C'est un peu comme si j'étais un fantôme, observant une vie à laquelle je n'appartiens pas.

Mais je voulais surtout t'écrire pour te donner du courage pour le Bac. Je sais à quel point cette épreuve est importante pour toi. Tu vas l'affronter à nouveau, Amani, et je n'ai aucun doute que tu vas le réussir. N'écoute pas les doutes, ni les voix qui pourraient te détourner de ton objectif. Tu as un esprit brillant et un cœur noble. Concentre-toi sur ce qui est important, sur ce que tu veux accomplir. Peu importe ce que tu choisis après, que ce soit le droit ou la philosophie, l'important est la passion qui t'anime, la même qui m'a fait t'admirer tant de fois.

Pense à ton poème, Un Appel à l'Unité. Continue à croire en son message, même si nous sommes séparés par des milliers de kilomètres. Le monde a besoin de gens comme toi. Le reste n'est qu'une distraction.

Je pense fort à toi.

Affectueusement,

Marie-France

En lisant la lettre, la description de la petite ville allemande et de la solitude de Marie-France éveille une profonde mélancolie en lui, un sentiment de perte accentué par la distance. Les encouragements de Marie-France, qui l'appelle par son nom comme autrefois et lui rappelle son idéal, sont un baume pour son âme tourmentée par les doutes. La lettre ravive des sentiments enfouis. Il se sent à la fois réconforté par son soutien et déchiré par son absence. Il est reconnaissant de sa présence dans sa vie, même à distance, mais cela rend le moment encore plus difficile. Il se rend compte qu'il n'est pas prêt à passer à autre chose.

Chapitre 21 : Le jour d'examen ; en se regardant dans son miroir

Le premier jour de l'examen du Bac, le soleil se leva sur Soukrou, teintant le ciel de teintes orangées et rosées. Une douce brise matinale agitant les feuilles des palmiers. Amani, malgré la chaleur qui allait bientôt monter, ressentait un frisson dans son dos, mélange de peur et d'excitation. Le jour du jugement était enfin arrivé.

Il était encore en train de lire une dernière fois ses prises de notes lorsqu'Alima frappa à sa porte, bien avant l'heure habituelle. Il fut surpris de la voir, vêtue d'une robe simple mais élégante, ses tresses tombant en cascade sur ses épaules.

« On y va ensemble ? » proposa-t-elle avec un sourire.

Amani accepta avec une joie inattendue. Mais dès les premiers pas, la difficulté de leur marche commune devint évidente. Amani, à cause de son pied appareillé, avait un pas lourd, lent et irrégulier. Alima, elle, avait l'habitude de marcher d'un pas rapide et vif. Elle dut s'adapter, ralentir son rythme pour ne pas le devancer. Chaque pas d'Amani était un effort, son visage se crispant légèrement sous la tension. Alima vit perler de la sueur sur son front, mais elle ne le plaignait pas. Son courage et sa détermination l'impressionnaient profondément.

Marcher à ses côtés était un exercice de patience et d'empathie. Alima l'aidait à franchir les obstacles, prenant son bras pour le stabiliser. La chaleur de son contact, la proximité de son parfum familial, rendaient ce trajet, malgré la lenteur, incroyablement précieux.

Arrivés devant le centre d'examen, une foule d'élèves fébriles se pressait devant les grilles. La tension était palpable. Alima, toujours souriante, accompagna Amani jusqu'à sa salle d'examen.

Juste avant qu'il n'entre, elle s'approcha de lui. Il s'attendait à un simple mot d'encouragement, mais elle le surprit en l'attirant vers elle. Elle déposa un *doux baiser sur sa joue*, un contact si léger qu'il faillit le manquer.

« J'ai confiance en ta réussite, » murmura-t-elle, sa voix suave résonnant comme une mélodie dans son oreille.

Amani, rougissant légèrement, se tourna pour la regarder s'éloigner vers sa propre salle, son pas léger mais déterminé, sa présence apaisante planant encore autour de lui.

L'épreuve de *philosophie* commença. Amani, dont l'esprit était encore partagé entre le poème, la philosophie, le droit et ses sentiments, se retrouva face à un sujet sur la justice. Les mots de Koffi et son propre idéal se bouscuaient dans sa tête. Il puisa dans cette confusion pour alimenter sa réflexion, rédigeant une dissertation complexe et passionnée sur le rapport entre le droit et la justice.

L'après-midi, c'était l'épreuve de français. Il choisit le commentaire de texte, un texte poétique. Il laissa ses émotions, ses regrets pour Marie-France et ses sentiments pour Alima, guider son analyse. Les mots coulaient, profonds et sincères, créant un texte qui parlait autant du poème que de sa propre histoire.

À la sortie, Amani se sentait épuisé, mais soulagé. La journée avait été éprouvante, mais il avait réussi à transformer ses tourments en force pour les examens. Le soutien d'Alima, la lettre de Marie-France et les conseils de Koffi avaient, d'une manière ou d'une autre, alimenté sa plume, le préparant pour le reste du Bac.

Le deuxième jour des examens fut consacré aux langues vivantes. Amani aborda les épreuves d'anglais et d'allemand avec une approche pragmatique. Il se concentra sur la précision et la clarté. Pas de tournures de phrase complexes ni de style recherché ; il voulait être compris, écrire juste, pour maximiser ses points. Il se rappela les heures passées à écouter Alima lui parler, sa voix douce l'aidant à se concentrer sur la structure grammaticale. Il sortit des épreuves, confiant d'avoir fait un travail solide et rigoureux.

Le dernier jour, l'atmosphère était différente. Moins de tension, plus de concentration, les étudiants sentant la fin de l'épreuve approcher.

L'épreuve d'histoire fut une révélation. Le sujet traitait de la crise de Cuba (1962). C'était un sujet d'actualité brûlante pour Amani, non pas historiquement, mais par ses résonances avec la situation de son propre pays et les tensions internationales qui l'avaient affecté, lui et ses amis. La peur de la confrontation, le jeu des puissances, le destin des populations prises en étau... tout cela faisait écho à ses propres réflexions sur l'unité et l'instabilité.

Il fit une dissertation passionnée, utilisant ses connaissances historiques comme un miroir de ses préoccupations personnelles. Il analysa les stratégies, les peurs et les espoirs des acteurs de l'époque, tissant des liens subtils avec la nécessité de la paix et de la compréhension mutuelle, des thèmes qu'il avait explorés dans son poème.

L'après-midi, la géographie abordait la puissance économique du Japon. Un sujet plus froid, plus technique, qui le força à revenir au pragmatisme. Il décrivit les forces et les faiblesses de l'archipel, ses défis et ses réussites. C'était un rappel concret de la diversité du monde, un contrepoint nécessaire à ses réflexions idéalistes de la matinée.

À la fin de la journée, le dernier coup de cloche sonna, libérant les candidats épuisés, mais soulagés. Amani remit sa copie, un sentiment de devoir accompli le submergeant. Il avait transformé ses tourments, ses amitiés et ses idéaux en force pour ces examens. Le Bac était derrière lui, mais l'avenir, avec ses promesses de droit ou de philosophie, d'Alima et de Marie-France, ne faisait que commencer.

L'attente des résultats du baccalauréat fut une période suspendue, faite d'espoirs fébriles et d'appréhensions. Pour Amani, ces semaines furent aussi marquées par une série de moments paisibles passés avec Alima. Ils organisaient souvent des pique-niques dans un petit parc à l'abri des regards, un répit bienvenu dans l'incertitude de l'après-examen.

Durant ces instants de calme, Alima se confiait à lui avec une franchise touchante. Elle lui parlait de leur vie, de leurs difficultés en tant qu'immigrés. Amani écoutait sa voix suave décrire les défis quotidiens, le sentiment de ne jamais être totalement chez soi, les regards parfois méfiants de la communauté locale. Elle lui expliquait la pression constante de ses parents pour réussir, pour justifier leur présence ici, pour s'intégrer tout en préservant leurs racines.

Amani, lui-même affecté par le départ de Marie-France pour des raisons similaires, comprenait intimement ce sentiment d'entre-deux. Il était touché par la confiance qu'elle lui accordait, par sa capacité à s'ouvrir à lui, même si, de temps en temps, elle glissait un mot sur Richard, ravivant sa douleur secrète.

Chapitre 22 : Les funérailles et le rappel de la cruauté

Puis, la tragédie frappa, soudaine et impitoyable.

Quelques jours avant l'affichage officiel des résultats, la vie d'Amani bascula. Son père, un homme discret mais pilier de sa famille, fut emporté brutalement par une maladie fulgurante. La nouvelle tomba comme un couperet, plongeant Amani dans un chagrin immense.

L'attente des résultats devint alors dérisoire. Le monde d'Amani s'arrêta. Alima fut là, présente et discrète, apportant le même soutien silencieux qu'elle lui avait offert pendant les révisions, mais le

cœur d'Amani était brisé. La douleur du deuil effaçait tout le reste, rappelant cruellement la fragilité de la vie et la dureté du monde réel.

Le départ pour le village fut un voyage empreint d'une tristesse écrasante. Amani, anéanti par le chagrin, laissa derrière lui la ville et ses promesses pour retourner aux racines familiales, un lieu qui, dans ces circonstances, ressemblait davantage à un tribunal qu'à un refuge.

Les funérailles furent, comme le voulait la tradition Akan, des cérémonies grandioses. Pendant plusieurs jours, le village fut le théâtre d'un ballet incessant de parents, d'amis et de connaissances venus rendre un dernier hommage au défunt. La tradition exigeait l'opulence, un étalage de générosité même dans la douleur. La nourriture était préparée en abondance, des montagnes de foutous et de riz, des sauces riches en viande et en poisson. L'alcool coulait à flot, du bangui locale au gin importé, servant à la fois de lubrifiant social et d'anesthésiant face à la mort. Les nuits étaient rythmées par les chants, les danses et les pleurs rituels, un vacarme assourdissant qui rendait le deuil encore plus pesant pour Amani.

Mais sous cette façade de solidarité et de tradition se cachait une noirceur que le jeune homme n'avait pas anticipée. Lors des veillées, les murmures et les regards accusateurs commencèrent à circuler. Rapidement, ils se transformèrent en accusations ouvertes, lancées par des membres de la grande famille qui, ivres ou simplement cruels, trouvèrent un bouc émissaire facile à leur chagrin et à la fatalité.

La mère d'Amani fut la première visée. On l'accusa d'être la cause de ce décès prématuré. Les griefs étaient anciens et infâmes : elle avait eu le "malheur" de donner naissance à un enfant handicapé (Amani, bien que cela ne soit pas mentionné explicitement, la référence était claire) et à une fille prématurée (la sœur cadette d'Amani). Dans l'esprit obscurci par la superstition, ces naissances étaient vues comme des signes de malédiction, des présages funestes qui avaient finalement attiré la mort sur le père.

Amani lui-même ne fut pas épargné. On le traita d'*"enfant de malheur"*, un fardeau pour la famille. Mis au banc, il fut ostracisé par une partie de la grande famille qui le regardait avec mépris et dégoût. Le jeune homme, autrefois idéaliste et plein d'espoir, se retrouva seul, accablé par le deuil de son père et la cruauté de ses propres parents.

Les funérailles, censées être un moment de recueillement, se transformèrent en une épreuve traumatisante, un rappel brutal de l'hypocrisie et de l'injustice qu'il aspirait tant à combattre.

Heureusement, dans cette tempête d'accusations et de chagrin, Amani ne fut pas entièrement seul. Le soutien inconditionnel de ses amis fut un baume précieux, tempérant la cruauté des villageois et lui rappelant qu'il n'était pas l'enfant de malheur que l'on décrivait.

De Gozo, cet ami loyal et pragmatique, arriva le premier, bravant les kilomètres pour être présent. Sa présence robuste et son franc-parler suffirent à calmer les esprits les plus échauffés.

Koffi, l'ami philosophe, le rejoignit peu après. Sa sagesse tranquille et son regard apaisant offrirent à Amani le réconfort dont il avait désespérément besoin. Koffi écoutait sans jugement, offrant des mots de réconfort tirés de sa philosophie de vie, aidant Amani à naviguer dans le chaos émotionnel et les accusations infâmes.

Mais la surprise la plus grande et la plus marquante fut la venue de **Monsieur Dohou**, le professeur de français respecté du lycée. Son déplacement jusqu'au village reculé eut l'effet d'une bombe. Sa simple présence, celle d'un homme d'éducation et de respectabilité, jeta un froid sur les rumeurs et les accusations.

Monsieur Dohou s'adressa aux aînés de la famille avec une autorité naturelle, rappelant les qualités d'Amani, son intelligence, sa droiture et son potentiel. Sa voix posée et ferme tempéra les ardeurs cruelles des villageois, qui n'osèrent pas contredire un homme d'un tel statut. La présence de ces amis fidèles et de ce professeur respecté offrit à Amani et à sa mère un bouclier salvateur, leur permettant de traverser ces funérailles horribles avec un peu plus de dignité et de paix.

Deux jours après l'enterrement, le tumulte des funérailles traditionnelles retomba, laissant place à un silence pesant. La plupart des parents et curieux étaient partis, ne restaient que les amis fidèles et Monsieur Dohou, qui continuaient d'offrir leur soutien discret. Le village était redevenu calme, mais la douleur et les accusations infâmes persistaient, comme des braises sous la cendre.

Amani passa ces jours dans un état de prostration, le chagrin du deuil se mêlant à l'amertume de la trahison familiale. Il trouvait un semblant de réconfort dans la présence silencieuse de De Gozo et Koffi, qui restaient à ses côtés, veillant sur lui et sa mère, tels des gardiens contre la malveillance ambiante.

C'est dans ce climat morose qu'Alima fit une entrée remarquée. Ayant pris de ses nouvelles par l'intermédiaire de Koffi et De Gozo, elle avait décidé de se rendre elle-même au village, bravant les distances et les traditions qui interdisaient aux étrangers de s'immiscer dans les affaires familiales si rapidement après l'enterrement.

Sa présence fut une bouffée d'air frais, un rappel du monde extérieur et de l'espoir qui y régnait. Elle arriva, toujours avec son allure digne malgré que son habillement décontractât avec le milieu, apportant des provisions et des mots de réconfort. Elle s'adressa à la mère d'Amani avec respect et compassion, ignorant superbement les regards désapprobateurs des quelques anciens restants.

Alima prit Amani à part, loin des regards curieux. Sa voix suave et rassurante lui parla d'avenir, des résultats du baccalauréat qui ne sauraient tarder, et de la nécessité de ne pas se laisser englober par le désespoir et les superstitions villageoises. Elle lui rappela son poème, *Un Appel à l'Unité*, et l'importance de son idéal.

Face à cette démonstration d'amitié et de courage, Amani sentit son cœur se réchauffer. Le soutien de ses amis, qui avaient fait le déplacement, ainsi que la détermination d'Alima, lui donnèrent la

force nécessaire pour affronter la suite. La douleur était toujours là, vive et présente, mais il n'était plus seul face au monde, ce qui tempérerait l'ardeur cruelle des événements.

Le retour en ville, quelques jours plus tard, fut un soulagement teinté d'amertume. Amani, sa mère, Koffi et De Gozo quittèrent le village, laissant derrière eux les accusations infâmes et les traditions écrasantes. Monsieur Dohou était déjà reparti, et Alima les avait précédés. La ville, avec son anonymat relatif, semblait un refuge plus sûr que la terre ancestrale.

Les jours suivants furent consacrés au repos et à la préparation de la vie d'après. Le deuil était toujours présent, une chape de plomb sur la maisonnée, mais la vie devait reprendre son cours. L'attente des résultats du baccalauréat revint au premier plan, une préoccupation plus légère que la perte d'un père, mais cruciale pour l'avenir d'Amani.

Chapitre 23 : L'annonce des résultats et l'avenir ?

Le jour de l'annonce officielle, Amani, accompagné d'Alima — qui s'était faite d'autant plus présente et réconfortante depuis le drame familial — et de De Gozo, se rendit au centre d'examen. Une foule dense et bruyante se pressait devant les listes affichées, les élèves cherchant frénétiquement leur nom. L'atmosphère était électrique, mêlant joie explosive et désespoir silencieux.

Amani, le cœur battant la chamade, lutta pour se frayer un chemin. Alima, avec son pas léger mais déterminé, le suivait de près, sa main posée sur son bras pour le guider et le rassurer. Ses yeux cherchaient son nom sur la liste des admis.

« Le voilà ! » s'écria Alima, sa voix suave emplie d'une joie non feinte, pointant du doigt une ligne sur la liste.

"Amani K. - Admis"

C'était fait. Il avait réussi. Ses efforts, ses tourments, ses idéaux, ses deuils, tout avait convergé vers ce succès. Le 14/20 de moyenne qu'il avait maintenu, le soutien indéfectible de ses amis, tout avait payé.

Alima le regarda, les yeux brillants d'une fierté immense.

« J'avais confiance en ta réussite, Amani, » lui rappela-t-elle, reprenant ses mots du premier jour d'examen.

De Gozo se joignit à eux, les félicitant chaleureusement. Au milieu de la cohue, Amani savoura sa réussite, un moment de lumière dans l'obscurité du deuil. Le baccalauréat en poche, une nouvelle page de sa vie s'ouvrait, pleine de promesses et de défis, un pas de plus vers la réalisation de ses ambitions.

De Gozo et Alima étaient également admis au Bac. La joie d'Amani fut décuplée par cette nouvelle, transformant l'annonce des résultats en une célébration collective, un rare moment de bonheur

Chapitre 24 : La séparation après le Baccalauréat

La joie des résultats fut de courte durée, rapidement rattrapée par les réalités de l'après-baccalauréat : l'orientation, les choix de vie, et inévitablement, la séparation. Le groupe d'amis dut se résoudre à suivre des chemins différents.

Koffi retourna dans sa ville d'origine pour ses études, tandis que De Gozo, pragmatique jusqu'au bout, se dirigea vers une filière technique à Yamoussoukro. Alima et Amani seraient à Abidjan, mais leurs projets d'études les orientaient vers des universités différentes. Les adieux furent empreints de la mélancolie des fins de chapitres, de promesses de se revoir et de ne pas s'oublier, chacun emportant avec lui les souvenirs précieux de cette année mouvementée.

Puis, pour Amani, vint le moment de concrétiser son choix. Il avait finalement décidé de suivre la voie du droit, son idéal de justice l'emportant sur les doutes semés par Koffi. Ses études le mèneraient à la capitale, Abidjan.

Ce fut l'arrivée d'Amani à Abidjan pour la première fois.

Il quitta sa ville natale, ses repères familiers, sa vie maîtrisée à Soukrou pour le tumulte de la métropole. Le voyage fut une transition brutale. En arrivant, il fut frappé par l'ampleur de la ville. Tout était plus grand, plus bruyant, plus rapide. Les klaxons incessants, la foule dense, les bâtiments imposants, les embouteillages monstrueux... c'était un choc sensoriel.

L'air, chargé d'une chaleur humide et d'une odeur de goudron et d'essence, était étouffant, si différent de la brise légère qu'il connaissait. Il se sentait minuscule, un simple grain de sable dans cette immense machinerie. Le bus l'avait déposé à la gare routière, un lieu grouillant d'activité et de confusion.

Amani, avec ses maigres bagages et le poids du deuil encore sur ses épaules, se tenait là, seul au milieu de ce chaos. La solitude l'étreignit, plus forte qu'au village. Il repensa à Alima, à Marie-France, à Koffi, à De Gozo, à son père... à tout ce qu'il laissait derrière lui.

Mais il se rappela aussi son objectif : défendre les plus faibles, être la voix de ceux que l'on n'écoute pas. *Un Appel à l'Unité.*

Prenant une profonde respiration, il héla un taxi, prêt à plonger dans cette nouvelle vie. Abidjan l'attendait, avec ses défis et ses promesses, et Amani, l'idéaliste, sa Maman ainsi que sa petite sœur N'Gouanlessa l'attendaient également, il était prêt à y forger son destin.